



3

# POLIXENE,

## TRAGÉDIE,

Par Monsieur DE LA FOSSE.

*Représentée pour la première fois en 1686.  
& remise au Theatre  
le 4. Mars 1718.*

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Académie  
Royale de Musique, Quai des Augustins, à la  
Descente du Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

---

M D C C X V I I I.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

POLIXENE

TAAGEDER

THE WOODEN DEATH

THE WOODEN DEATH

THE WOODEN DEATH



A. B. H. K. I. S.

THE WOODEN DEATH

MDCCLXXII

THE WOODEN DEATH





A MONSEIGNEUR  
LE PRINCE  
D'ESPINOY.



ONSEIGNEUR,

*Cet Ouvrage que je prens la liberté de  
dédier à VOSTRE ALTESSE, lui  
avoit déjà été lu plusieurs fois, avant que  
d'être exposé sur le Theatre. C'est par  
votre goût, MONSEIGNEUR,*

aij

## E P I S T R E.

c'est sur la justesse de vos sentimens que je me suis assuré de ce qu'il y avoit alors qui dût plaire ou déplaire au Public, & je n'ai laissé de fautes que dans les endroits, où la foiblesse de mon genie ne m'a pas permis de profiter de vos lumieres. Je puis même dire que l'estime avec laquelle vous aviez parlé de cette Tragedie, avant sa representation, avoit déjà disposé tout le monde à l'écouter favorablement. Ainsi, MONSEIGNEUR, cette protection que j'ose vous demander ici, n'est qu'une continuation de celle, dont vous avez déjà bien voulu l'honorer. Ce me seroit en même tems une occasion bien naturelle de satisfaire les sentimens de ma reconnoissance, en faisant l'éloge de mon Protecteur, & de marquer par là l'honneur que fait aux Belles Lettres, l'amour, & le goût que V. A. conserve pour elles au milieu des occupations de la Guerre, mais je scai quel risque court auprès d'elle un faiseur d'éloges. Sa grandeur d'ame lui

EPISTRE.

persuade, qu'il suffit de les meriter; &  
il est plus sûr pour moi de m'en tenir  
aux assurances du profond respect, avec  
lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-  
obéissant serviteur.

A. D. L. F.

a iij.

\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*

1

# P R É F A C E.

**L**E sujet de cette Tragedie est si connu , qu'il n'est pas besoin que je l'explique ici plus au long , & il est aisé de distinguer ce que j'ai trouvé dans la Fable, d'avec ce que l'Art m'a fourni. Mon entreprise, à la vérité, a été bien hardie pour un coup d'essai. J'avois lieu d'apprehender que je n'eusse pas assez de force , pour soutenir un sujet aussi terrible que celui-là, & faire goûter sur notre Theatre ce qu'il a de sauvage, & de feroce à notre égard. Mais les difficultez ne m'ont point rebuté. Au contraire, il m'a semblé que, si j'avois quelque genie, c'étoit de ces difficultez mêmes que je devois tirer les principaux agrémens de ma Tragedie.

Comme c'est ma premiere, je me flatois que les Critiques dédaigneroient de l'attaquer ; mais je me suis bien trompé. Elle leur a paru digne de leur envie , & ils m'ont fait l'honneur de me traiter comme un homme, dont ils auroient eu à détruire la repu-





## P R É F A C E.

tation déjà établie par d'autres Ouvrages. Ils ont formé aussitôt des cabales, qui n'ont rien oublié de leurs artifices ordinaires, pour décrier ma Piece, & j'ai eû le plaisir d'y voir souvent quelques-uns de ces Messieurs qui y venoient exprès pour avertir le Public, par l'air de leur visage, & par leur contenance, qu'elle ne devoit pas lui plaire: mais par bonheur pour moi, le Public ne s'en est pas rapporté à eux. Il n'a pû s'imaginer qu'il y vinsent si souvent, pour le bizarre dessein de s'y ennuyer.

Tout ce qu'ils ont repris dans mes quatre premiers Actes, est si frivole, & a fait si peu d'impression sur l'esprit des gens raisonnables, que je croi pouvoir sans me faire tort, m'épargner la peine d'y répondre. Je ne m'arrêterai seulement qu'au cinquième Acte qui a été le plus attaqué, & dans lequel ils prétendent que j'ai fait des fautes que l'on ne peut pas défendre. C'est ce que nous allons voir.

La première de ces fautes, qui passe chez eux pour absolument insoutenable; c'est où Polixene declare à Ulysse, le dessein que Pyrrhus a formé de la sauver par la fuite. Ils disent qu'il y a trop d'ingratitude à cette Princesse, d'exposer par là si inhu-



## P R E F A C E.

mainement deux Princes, qui ont hasardé toute chose pour elle. Mais je prie ces Messieurs, de considerer, qu'en parlant de Pyrrhus, elle ne dit rien qu'Ulysse ne sçût déjà, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il crût qu'autre que ce Prince, pût entreprendre de la tirer des mains des Grecs. Quant à Telephe, elle n'en parle point. Il est vrai qu'elle dit, qu'elle doit fuir en Mysie; mais quoique Telephe en fût Roi, tout le monde le croyoit mort, & Ulysse ne pouvoit pas juger qu'il eût part à cette entreprise. D'ailleurs Polixene, se livrant elle-même entre les mains d'Ulysse, il n'a plus de soupçons à éclaircir. Toute son attention n'est plus qu'à voir ce qui arrivera de cette Princesse. Je demande maintenant si cet endroit est insoutenable.

Mais l'objection où ils ont crû triompher davantage, c'est celle qu'ils m'ont faite dans mon dénoüement.

Ils m'ont reproché d'avoir falsifié l'Histoire dans la mort de Polixene. Il est vrai que je ne leur ai point fait voir, comme chez les Anciens, Pyrrhus égorgeant cette Princesse de propos délibéré: mais loin d'en meriter le moindre blâme, ils devroient au contraire me tenir compte d'avoir sçû



## P R E F A C E.

par là leur adoucir une action si atroce , & qui n'auroit pas manqué de leur faire horreur à eux-mêmes. Un Poëte, est un Poëte, & non pas un Historien; selon les regles de l'Art j'ai droit de préférer à une verité choquante , une vraisemblance agreable. Ainsi l'enseigne Aristote qui déclare expressement, *que ce n'est pas le propre du Poëte de dire les choses comme elles sont arrivées, mais comme elles ont pu ou dû arriver necessairement, ou vraisemblablement.* Ainsi l'ont pratiqué les plus celebres Auteurs , & c'est sur ce précepte que feu Monsieur Corneille , dit sur la mort de Clytemnestre , que *pour redifier ce sujet à notre mode , il faudroit qu'Oreste n'eût d'ssein que contre Egiste, que cette Reine s'opiniât à la défense de son adultere , & qu'elle se mît entre son fils , & lui si malheureusement qu'elle reçût le coup que ce Prince voudroit porter à cet assassin de son Pere.* Et qu'ai-je fait autre chose ?

Plusieurs personnes judicieuses se sont rendûes à ses raisons : mais, m'ont dit quelques-uns ; pourquoi faire faire le recit de cette mort par Pyrrhus même ? l'état où il est lui laisse-t-il l'esprit assez libre pour raconter un tel accident ? Mais pour peu de bonne volonté qu'ils eussent eû pour moi, auroient-

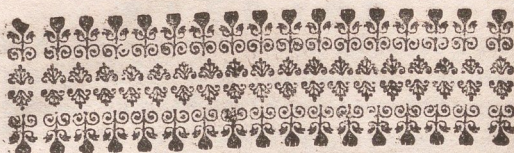


## P R E F A C E.

ils dû regarder cela comme un recit? Pyrrhus au desespoir de son malheur, est défarmé& entraîné par ses amis vers sa tente. Il rencontre son Rival, à qui il demande la mort, & pour le porter à la lui donner, il lui apprend comme il vient de tuer lui-même la Princesse qu'ils aimoient tous deux. N'est - ce pas là une action, plutôt qu'un recit?







ACTEURS.

POLIXENE.

PYRRHUS.

TELEPHE.

ULYSSE.

ISMENE, Confidente de Polixene.

LYCAS, Confident de Pyrrhus.

ARSACE, un Troyen de la suite  
de Polixene.

DORIS, une Suivante de Polixene.

*La Scene est devant les ruines de Troie,  
dans les tentes de Pyrrhus.*

POLIXENE,





POLIXENE,  
TRAGÉDIE.



ACTE I.

SCÈNE I.

PYRRHUS , LYCAS .

LYCAS .



Uy , Seigneur , v<sup>o</sup>tre bras animé par  
la gloire  
Dans nôtre Camp d'abord ramena la  
victoire ,  
Et terrassant les murs & l'orgueil  
d'Ilion ,  
De Sparte enfin vengé a relevé le nom.  
Par vous , par vos exploits , les Grecs comblez de  
joye ,  
A l'aspect des tresors & des remparts de Troye ,

A

2 POLIXENE,  
Dont leurs yeux de plus près ont connu la hauteur,  
De sa chute aux Destins pardonnent la lenteur.  
Pour porter le butin, attendu dans Mycene,  
Tous nos mille Vaisseaux ne fussent qu'à peine,  
Et de tout ce butin votre cœur peu flaté  
Ne veut en retenir qu'une jeune Beauté,  
L'aimable Polixene, à qui le sort severe  
A ravi, par vos mains, & le Trône, & son Perc.  
Mais cependant, malgré tant d'exploits si fameux,  
Je doute qu'aujourd'hui, favorable à vos vœux,  
Le fier Agamemnon puisse voir, sans envie,  
La Fille de Priam à vos loix asservie.  
Sans son consentement, au mépris de ses droits,  
De votre seul aveu vous avez fait ce choix.  
Vous sçavez que soigneux de venger ses injures,....

PYRRHUS.

La vérité s'accorde avec tes conjectures,  
Ulyse à ce sujet doit venir me parler.  
Je l'attens.

LYCAS.

Ainsi rien ne peut vous ébranler,  
Et . . . .

PYRRHUS.

Je t'entens. On dit que pour venger son frere,  
Autour de Troye en pleurs, traîné sur la poussiere,  
Sous l'espoir d'un hymen, ses criminels appas,  
D'Achile, dans le piège, attirèrent les pas:  
Mais j'en suis bien vengé, Lycas, & plus peut être  
Que n'attendoit la Grece, & que je n'ai dû l'être.



## LYCAS.

Loin de vouloir , Seigneur , armer votre couroux  
 Contre des malheureux abatus par vos coups ,  
 Je ſçai qu'un Conquerant met le comble à ſa gloire ,  
 En moderant pour eux l'orgueil de la victoire ;  
 Et c'eſt avec plaifir que je vois aujourd'hui  
 Une tendre pitié vous rendre leur appui.  
 Conſolez , protegez cette jeune Princeſſe :  
 Mais ſans prendre pour elle une indigne tendreſſe,  
 Sans vouloir que l'hymen uniffant vos Maisons . . .

## PYRRHUS.

Ceſſe de m'oppoſer d'inutiles raiſons.  
 Un amour invincible , & me force & m'entraîne.  
 D'un vain remords au moins épargne-moi la gêne.  
 En quel tems , en quels lieux , ô Ciel ! à quel  
 Vainqueur  
 L'Amour & le Deſtin ont-ils livré mon cœur ?  
 Quel exemple jamais , avec plus d'évidence ,  
 A marqué leur caprice , & fait voir leur puiffance.  
 L'indigne mort d'un Pere excitant mon couroux ,  
 Je pars , je viens à Troye. Elle cede à mes coups.  
 Alors , il t'en ſouvient , pour venger ma patrie ,  
 Dans le Palais forcé quelle fut ma furie !  
 Tu vis à quel excès j'en pouſſai les transports.  
 Je courais à travers , & la flamme & les morts.  
 J'arrive tout ſanglant aux lieux où Pôlixene  
 Attendoit le moment de ſa perte certaine.  
 Là des femmes en foule , & ſa Mere & ſes Sœurs  
 Embrailloient un Autel arroſé de leurs pleurs.  
 Soudain à mon abord cette troupe tremblante  
 D'un effroyable cri marque ſon épouvante.

A ij

Toutes au même instant tombent à mes genoux.  
 Polixene en rougit, & s'offrant à mes coups,  
*D'une fille de Roi, que la Fortune brave,*  
*Tien, fais une victime, & non pas une Esclave.*  
 Me dit-elle. A ces mots, à l'éclat de ses yeux,  
 Qui sembloit redoubler par l'horreur de ces lieux,  
 Tout mon courroux s'éteint, & voyant mon épée  
 Qui fumoit dans ma main, du sang des siens trem-  
 pée,

Je parus, dans le trouble où flotoient mes esprits,  
 Un criminel confus, dans son crime surpris.  
 Plein d'une émotion inconnue à moi-même,  
 Je cherchois une excuse à mon desordre extrême,  
 Quand Telephe enflâmé d'amour & de courroux  
 Accourt à sa défense & vient fondre sur nous.  
 Si j'avois ignoré ce qui caufoit mon trouble,  
 Ma fureur que ce Prince, & réveille & redouble,  
 M'en fit appercevoir le principe fatal.  
 Je sentis que mon bras combattoit un Rival.  
 Je sentis dans sa mort tout ce que sent une ame,  
 Qui se voit délivrer d'un obstacle à sa flâme.  
 Que te dirai-je, enfin ? Mon cœur depuis ce jour  
 Attend tout son bonheur du sort de son amour.

## LYCAS.

Mais quelle est pour vos yeux cette fiere Princeſſe ?  
 Tout lui parle, Seigneur, contre votre tendresse.  
 Voulez-vous, par les droits de Maître & de Vain-  
 queur,  
 La contraindre à l'Hymen, sans l'aveu de son cœur ?  
 En avez-vous enfin quelque garand sincere ?  
 Je croi qu'inſtruit du piège, où tomba vôtre Pere,  
 Avant que vous fier, Seigneur, à ses appas,  
 Vous avez ſçû longtems examiner. . . .

## PYRRHUS.

Helas !

Soit qu'un aveugle amour fasse mon assurance ,  
 Soit qu'une ame sincere ait peu de défiance :  
 Mais enfin , si son cœur se fut toujours forcé  
 A flâter mes desirs , comme il a commencé ,  
 Elle eût pû me tromper , & l'exemple d'Achile  
 A mes sens enchantez devenoit inutile.  
 Mais depuis quelque tems je la voi ne songer  
 Qu'à fuir mes entretiens , ou qu'à les abreger.  
 Je voi de mon espoir avorter tous les charmes  
 Dans ses yeux tantôt fiers , tantôt trempéz de larmes.  
 En vain j'en ai voulu découvrir les raisons.  
 C'est trop nourrir , Lycas , d'inutiles soupçons.  
 Il faut que pour jamais mon embarras finisse ,  
 Et dès que j'aurai sçu ce que me veut Ulysse ,  
 Je veux . . . . Mais je le voi qui s'avance vers nous.





## SCENE II.

ULYSSE, PYRRHUS, LYCAS.

ULYSSE.

**V**ous sçavez quel sujet m'ameine devant vous,  
 Seigneur. On vous a dit avec combien de peine  
 Agamemnon vous voit retenir Polixene,  
 Que ce choix fait par vous, sans l'avoir consulté,  
 Lui semble un attentat sur son autorité.  
 Il eût été content que vôtre ame moins fiere  
 Eût voulu se forcer à la moindre priere :  
 Mais vous voulez, dit-il, ne rien devoir qu'à vous,  
 Et bravez hautement ses loix & son courroux.  
 Je sçai, quelque chagrin qui contre vous l'inspire,  
 Que son pouvoir tout seul, Seigneur, ne peut vous-  
 nuire :  
 Mais tous les autres Rois, offensez comme lui,  
 A ses ressentimens prêteront leur appui.  
 Quand pour Chef de l'Armée ils l'élaient eux-  
 mêmes,  
 Pour joindre plus d'honneurs à ses titres suprêmes,  
 Ils résolurent tous d'une commune voix  
 Que du butin conquis il eut le premier choix,  
 Et qu'après, sans qu'aucun pût s'en faire une in-  
 jure,  
 Le sort choisît pour eux, & prévint tout mur-  
 mure.

T R A G E D I E.

Pourquoi le seul Pyrrhus , de sa grandeur jaloux ,  
 Enfrainit-il une loi , que nous subissons tous ?  
 Disent-ils. Sa valeur , il faut qu'on le confesse ,  
 Par d'illustres efforts , a bien servi la Grece :  
 Mais s'il croit qu'aujourd'hui l'éclat de ses exploits  
 Le doit mettre au-dessus , & de nous , & des loix ,  
 Qu'il songe , à le flater quelque soin qu'on employe ,  
 Que dix ans après nous arrivé devant Troye ,  
 Ses bras n'ont abattu que des murs chancelans ,  
 Par l'effort de nos coups ébranlez dès longtems.

Seigneur , tel est de tous le langage sincere  
 Que j'expose à vos yeux sans fard & sans mystere ,  
 Afin que vous puissiez avec pleine clarté  
 Conformer le remede à la nécessité.

P Y R R H U S.

Seigneur , dans ce chagrin dont leur ame est saisie ,  
 Je voi , sans m'étonner , leur noire jalousie :  
 Et quoi que votre bouche ait pû me déclarer ,  
 L'exemple de mon Pere a dû m'y préparer.  
 Après mille travaux , à leur dessein utiles ,  
 Qu'à peine ont-ils payez de louanges steriles ,  
 Leur lâcheté souffrit qu'un affront à leurs yeux ,  
 Flétrit impunément son front victorieux.  
 Ce fut pour tous les Chefs une insigne victoire ,  
 De voir Agamemnon , ennemi de la gloire ,  
 Rabaisser ses exploits , pour relever les leurs ,  
 Et pousser son dépit , jusqu'à verser des pleurs :  
 Mais lorsque profitant du bruit de sa retraite ,  
 Hecter se promettoit leur entiere défaite ,  
 Que les chassant du Camp , embrasant leurs Vais-  
 seaux ,  
 Il fermoit à leur fuite , & la terre & les eaux ;  
 Alors humbles , honteux de ce fatal divorce ,

POLIXÈNE.

Du bras qui leur manquoit ils connurent la force ;  
Et ce Roi si superbe , & ces Chefs si jaloux  
Se crurent trop heureux d'appaifer son courroux.  
Alors , Seigneur , alors , on lui rendit justice.  
On ne se piqua plus de l'indigne caprice  
De vouloir lâchement enlever de ses bras  
Une fille , le prix de tant d'heureux combats.  
Mais depuis qu'au tombeau le sort l'a fait descen-

dre ,  
Quels honneurs les Ingrats songent-ils à lui ren-

dre ?  
On le laisse oublié dans un vil monument ,  
Dont sa cendre & son nom est l'unique ornement ;  
Tandis qu'ils sont chargez des tresors d'un Empire ,  
Que sans son propre Fils leurs bras n'ont pû dé-

truire ;  
Et ce Fils à leur gré pouffe trop loin ses droits ,  
D'oser de sa Captive être maître à son choix.

Seigneur , si je n'ai point mérité de salaire ,  
Je demande le prix des exploits de mon Pere ,  
De Telephe par lui contraint dans ses Etats  
A vous livrer passage , après tant de combats ,  
De Thebes , de Lesbos , de Lyrnesse , de Chryses ,  
De Scyros , de Scylla , de Tenedos conquises ,  
Du carnage arrêtant les eaux du Simois ,  
De l'Aurore pleurant le trépas de son Fils ,  
D'une fiere Amazone aux flots livrée en proye :  
Je demande le prix du desespoir de Troye ,  
Quand elle vit tomber , sous ses coups trop cer-

tains ,  
Celui , dont le bras seul reculoit ses destins.

Du mépris de ses loix Agamemnon m'accuse :  
Mais qu'il quitte , il est tems , un orgueil qui l'abuse.  
Après avoir vengé l'affront de Menelas ,  
J'ai dégagé vers lui mes sermens & mon bras ;



T R A G E D I E.

9

Des Princes de la Grece il cesse d'être arbitre ,  
Et les flâmes de Troye ont effacé ce titre.

Ces Princes, il est vrai , satisfaits de ses loix ,  
Jusqu'au jour du départ lui conservent ses droits.  
Ils peuvent faire plus ; & si c'est leur envie ,  
Lui soumettre à jamais leurs Etats & leur vie.  
Chacun peut à son choix disposer de son bien ,  
Et moi je fais aussi ce qu'il me plaît du mien.

U L Y S S E.

Seigneur , je l'avoüerai , sans aucun artifice ,  
Ce discours est fondé sur beaucoup de justice :  
Mais dans votre conduite un peu trop de fierté.  
Empêche qu'on en sente , & goûte l'équité,  
Cette hauteur en vous nous bleffa dans Achile.  
Sa valeur , il est vrai , nous fut longtems utile :  
Mais d'un esprit si fier un service en effet  
Est un joug qu'il impose , & non pas un bienfait.

Voulez-vous d'un ami croire l'avis sincere ?  
D'Agamemnon vous-même appeidez la colere ,  
D'un visage plus doux representez vos droits ,  
Et forcez tous les Grecs de louer vos exploits.

P Y R R H U S.

Oùï , je sçai que d'encens tous les Mortels avars  
Ne l'offrent que par force aux vertus les plus rares ,  
Et chargez à regret de semblables tributs ,  
Ne cherchent qu'un prétexte à fonder leur refus.  
Mais quelle estime aussi voudroit-on que j'en fisse ?  
S'ils le donnent par force , ils l'ôtent par caprice.  
Pour un bien si peu sûr , ce n'est pas mon dessein  
D'en abandonner un , Seigneur , qui m'est certain.  
Mais pour trancher , enfin , ce discours inutile ,

70                    P O L I X E N E ,  
Songez qu'il est pour vous plus noble & plus facile ,  
De convaincre les Grecs , contre moi soulevez ,  
De ces mêmes raisons , que vous-même approuvez ,  
Que d'employer, Seigneur , tout ce grand artifice  
A me faire essuyer ici leur injustice.

U L Y S S E .

Hé bien, puisque les Grecs n'obtiennent rien de vous,  
Prince, je dois ici vous déclarer pour tous ,  
Que vous-même étouffant une vaine tendresse ,  
Il faut entre leurs mains remettre la Princesse ,  
Ou qu'ensemble appuyant les droits d'Agamemnon,  
Bientôt de vos refus ils se feront raison.







## SCENE III.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

**E**T nous allons, Lycas, instruits de leur menace,  
Nous mettre hors d'état de craindre leur audace.  
Allons voir mon Armée, & prêts à tous besoins,  
De leurs ressentimens prévenons tous les soins:  
Mais la Princesse vient.





## SCENE IV.

POLIXENE, PYRRHUS, LYCAS,

ISMENE.

POLIXENE.

**P** Ar mille cris de joye ,  
 Dont j'entens retentir les rivages de Troye ,  
 En ce moment, Seigneur, j'apprens que vos Vaisseaux  
 N'attendent que les vents pour repasser les eaux ,  
 Et je viens, si je puis, dans le tems qui me reste ,  
 Par vous de mes malheurs parer le plus funeste.

PYRRHUS.

Madame , commandez. Par quel rare bonheur ,  
 Vous-même m'offrez-vous, . . .

POLIXENE.

Je connois votre cœur.  
 Le mien aussi pour vous s'est fait assez connoître ;  
 Et ne pouvant douter quel il est, & doit être ,  
 Voudriez-

TRAGEDIE.

13

Voudriez-vous, Seigneur, traîner dans vôtre Cour  
L'objet infortuné d'un inutile amour ?  
Et me voir de malheurs & d'opprobres chargée  
Servir d'un doux spectacle à la Grece vengée ?  
Epargnez-moi, Seigneur, un si mortel affront.  
Souffrez que sans passer les flots de l'Hellepont,  
J'acheve aux bords Troyens ma triste destinée,  
Avec la liberté du moins où j'y suis née.  
De tout ce que par vous en un jour j'ai perdu,  
C'est le seul bien par vous qui peut m'être rendu.

PYRRHUS.

Que parlez-vous d'affront ? de liberté perdue ?  
Quel esclavage ici vous blesse donc la tête ?  
A nous voir tous les deux, qui de vous ou de moi,  
Paroît donner, Madame, ou recevoir la loi ?  
Ah ! bien loin que les Grecs insultent à vos larmes,  
Ils trouvent vôtre sort digne de leurs alarmes.  
Ils vous veulent, Madame, enlever de mes mains.

POLIXENE.

Eux, Seigneur ?

PYRRHUS.

Je cours mettre obstacle à leurs desseins,  
J'y hazarderai tout ; & si pour vous mon zèle  
Sort vainqueur du combat, où leur fureur m'appelle,  
C'est à vous d'approuver, en recevant ma foi,  
Ce que son juste arrêt aura réglé pour moi.

B

14. POLIXÈNE,  
Il faut, il faut, enfin, que leur haine jalouse,  
De Pyrrhus deormais respecte en vous l'Epouse.

Je ne demande pas qu'avec empressement  
Vous acceptiez mon offre en ce même moment.  
Je voi trop dans vos yeux l'embaras de votre ame ;  
Et si votre fierté veut aujourd'hui, Madame,  
Par un refus ouvert confondre mon amour,  
Pour me l'apprendre, au moins attendez mon retour.





## SCÈNE V.

POLIXÈNE, ISMÈNE.

POLIXÈNE.

Qu'entens-je ? Où me réduit la Fortune inhumaine ?

Mes ennemis entre eux se disputent ma chaîne.

Je deviens le sujet , le prix de leurs combats.

Si Pyrrhus est vaincu , que deviendrai-je , hélas !

Je tombe aux mains des Grecs. S'il triomphe au contraire ,

Prendrai-je pour époux l'assassin de mon Père ?

ISMÈNE.

Ah ! Madame , perdez ce fatal souvenir.

Vos Pères au tombeau doivent vous réunir.

Par vous périt le sien , par lui périt le vôtre ,

Et le trépas de l'un venge celui de l'autre.

Quoi devez-vous encor . . .

POLIXÈNE.

Et lui puis-je jamais

Baire payer assez tous les maux qu'il m'a faits ?

B ij.

Dans le piège fatal si j'attirai son Pere,  
 C'étoit pour l'immoler aux mânes de mon frere,  
 Pour lui faire expier ces transports, dont l'horreur  
 Sur Hector expirant signala sa fureur,  
 J'ai depuis à venger mon Pere, & Troye en flâme,  
 Mon sort seconde mal les projets de mon ame :  
 Mais vengeons-nous du moins, selon notre pou-  
 voir.

Méprisons ses ardeurs, détruisons son espoir.  
 Que mon cœur soit l'écueil où sa gloire se brise.

## ISMENE.

Madame, pardonnez à ma juste surprise.  
 Quel sentiment réveille en vous cette fierté ?  
 Avec moins de courroux vous l'avez écouté.  
 Et vos yeux defarmez . . .

## POLIXENE.

Ah ! j'en rougis Ismene,  
 Par quel art avoit-il séduit ainsi ma haine ?  
 Comment a-t-il jetté ce trouble dans mes sens ?  
 Mais il n'a pas eu lieu de s'en vanter longtems.  
 Et j'en vais avec soin poursuivre la vengeance.  
 Qui ? moi ? de son amour me voir la récompense ?  
 Comment d'un tel hymen vaincre la juste horreur,  
 A l'aspect de ces murs détruits par sa fureur ?  
 Ma vertu jusques-là seroit-elle affoiblie ;  
 O Ciel ! sous ses débris Troye est ensevelie,  
 Et ce Roi, que l'Asie adoroit en tremblant,  
 N'eut point d'autre bucher, que son Palais brû-  
 lant.  
 Tous les miens ont péri par le fer, par la flâme,  
 Ou réduits à subir un esclavage infâme,

TRAGÉDIE. 17

Sans secours, sans espoir, insultez dans leurs fers,  
 De leurs gémissements ils remplissent les airs.  
 Moi seule je joois des miseres de Troÿe.  
 Que dis-je ? avec les Grecs, je partage leur proÿe.  
 Tout rit autour de moi, tout prévient mes desirs.  
 On me parle d'amour, d'hymen & de plaisirs.  
 Au milieu de la Grece, ai-je donc pris naissance ?

ISMENE.

De ces tourmens secrets je plains la violence.  
 Jamais d'un sort cruel les injustes rigueurs . . .

POLIXENE.

O caprice fatal, qui dispose des cœurs !  
 Par combien de raisons Telephe eût dû me plaire ?  
 Le nom de Fils d'Hercule, & d'ami de mon Pere,  
 Le trône de Mysie, & mille exploits fameux,  
 Tout me parloit, Ismene, en faveur de ses feux.  
 Cependant, à ma honte, un cruel qui m'opprime  
 A plus fait sur mon cœur qu'un Roi si magnanime.

ISMENE.

Sans doute son amour méritoit votre choix :  
 Mais d'un penchant fatal peut-on forcer les loix ?  
 Du reste quels efforts, selon votre puissance,  
 Pouvoient mieux lui marquer votre reconnoissance ?  
 Pour rendre à ce Heros les honneurs du bucher,  
 Dans la foule des morts vous l'avez fait chercher.  
 S'il ne s'est pas trouvé, vos pleurs pour sa me-  
 moire

Ne consacrent-ils pas votre estime & sa gloire.  
 Quitte envers lui, Madame, examinez du moins

B iij,

8 POLIXENE,  
Ce qu'aux feux de Pyrrhus peuvent devoir vos soins,  
Vous voyez, c'est le seul, qui . . .

POLIXENE.

C'est assez, Ismene.  
On parle de combat; j'ai lieu d'en être en peine:  
Va, fais partir Arface, & fidele témoin,  
Qu'il me vienne de tout informer avec soin.

*Fin du premier Acte.*





TRAGÉDIE.



ACTE II.

---

SCÈNE I.

POLIXÈNE, ULYSSE.

ULYSSE.

**T** Andis que de Pyrrhus l'heureux éloignement  
D'un secret entretien nous offre le moment ;  
De la part de nos Grecs, j'ai deux mots à  
vous dire.

Madame, commandez que chacun se retire.

POLIXÈNE.

Et quel sujet, Seigneur, vous peut conduire ici ?

ULYSSE.

Un sujet important qui vous regarde aussi.  
De nos troubles présents êtes-vous informé ?



## POLIXENE.

On m'a dit qu'envoyé par les Chefs de l'armée,  
Vous avez sans effet entretenu Pyrrhus.

## ULYSSE.

Oùi, Madame, & les Grecs bleffez par ses refus,  
Et sur tout par le bruit du prochain Hymenée,  
Qui doit à votre sort unir sa destinée,  
Pour rompre ses projets, veulent tout hazarder,  
Et la force à la main le contraindre à ceder:  
Mais avant qu'on s'engage à ce remède extrême,  
Je viens au nom de tous, m'adresser à vous-même.  
Nous sçavons vos vertus, nous les admirons tous:  
Mais nous sçavons aussi votre haine pour nous;  
Et désormais, s'il faut vous en parler sans feindre,  
Nous la méritons trop, pour cesser de la craindre.  
N'est-ce pas elle, enfin, qui pour nous perdre mieux,  
Appuyant ses projets du pouvoir de vos yeux,  
Trouva l'art de nous faire un ennemi perfide  
De Telephe, d'un Roi, Fils d'un Grec, Fils d'Alcide?  
Que dis-je? Achile même épris de vos attraits,  
N'alloit-il pas pour vous trahir nos intérêts?  
Lorsqu'au pied des Autels son trépas salutaire,  
Sçût empêcher l'effet d'un hymen téméraire?  
Si vos yeux loin de nous, se font craindre à ce point,  
Contre nous, parmi nous, que ne pourriez-vous point?  
Maîtresse de l'esprit d'un Prince redoutable,  
Plein pour nous d'une haine à la vôtre semblable?  
Voit-on pas aux périls qu'il affronte aujourd'hui,  
Jusqu'ou s'étend déjà votre pouvoir sur lui?  
Non, non; trop d'embarras suivroient notre vie-  
toire.

TRAGÉDIE.

27

Les Grecs cherchent en paix à jouir de leur gloire  
 Et ce qui dans Achile a dû les allarmer,  
 Contre son Fils, Madame, a droit de les armer.  
 A rompre cet hymen leur gloire est engagée,  
 Et l'injure en sera prévenue ou vengée.  
 Enfin à ce projet vous-même opposez-vous.  
 Pyrrhus, sans votre aveu, sera-t-il votre époux ?  
 Vous perdrez son appui : mais enfin tous nos Prin-  
 ces,  
 Pour azile, à l'envi vous offrent leurs Provinces,  
 Notre amitié fera ce que fait son amour.  
 Voyez où vous voulez fixer votre séjour ;  
 Chez Nestor, chez Calchas, à la Cour de Mycène,  
 Heureux ! Si votre choix s'arrêtoit à la mienne !

POLIXÈNE.

Quelle gloire, Seigneur, qu'au milieu de mes fers,  
 Au milieu des débris du trône que je perds,  
 Elyse Ambassadeur, devant moi se présente,  
 De la part de la Grece heureuse & triomphante !  
 Que mes propres Vainqueurs, troublez dans leurs  
 souhaits,  
 Me fassent leur arbitre & de guerre & de paix !  
 Mais de quoi vient pour eux me charger votre a-  
 dresse ?  
 Que m'importent à moi les périls de la Grece ?  
 Quel intérêt si grand ai-je à remplir ses vœux ?  
 Ses Princes m'offrent tous un azile chez eux.  
 J'en reçois leur parole, & la vôtre pour gage :  
 Mais ce n'est pas fortir, c'est changer d'esclavage.  
 Quel plaisir, quel bonheur, que ces Vainqueurs cruels  
 Périissent à mes yeux par leurs coups mutuels !  
 Qu'aujourd'hui dans son sein cette terre funeste  
 De ceux qui l'ont détruite ensevelit le reste,



22 POLIXENE,  
Et qu'on ne parlât plus d'Iion embrasé,  
Sans parler de leur Camp sous sa chute écrasé ?  
Dût m'accabler leur rage, ô mon Pere, ô Patrie,  
Plandrois-je en vous vengeant, & mon sang & ma  
vie ?

ULYSSE.

D'un si fier sentiment les Grecs n'ont point douté ;  
Mais pour vous arracher à cette fermeté,  
Sçachez que les Troyens qu'ils ont en leur puis-  
sance,  
Votre mere, vos Sœurs, sentiront leur vengeance,  
Seront tous immolez. prémices des horreurs  
De la guerre qu'entr'eux allument vos fureurs.

POLIXENE.

Et quelle peur par-là prétendez-vous leur faire ?  
Craindront-ils une mort qui finit leur misere ?  
Qui d'eux auroit regret à son sang répandu,  
Si dans les flots du vôtre il étoit confondu ?  
Ils me défavoüeroient, si ma pitié timide  
Déroboit ce plaisir à leur cœur intrépide ;  
Et ceux qui trembleroient d'un si noble projet,  
Valent-ils que pour eux on en manque l'effet ?  
Mais non. Pour m'étonner c'est un vain artifice.  
Qui perdrait plus que vous en un tel Sacrifice ?  
Quoi ? vos Chefs couronnant tant de travaux di-  
vers,  
Auroient mis une Reine & ses Filles aux fers ;  
Et par un vain caprice, à leur gloire funeste,  
Pour une qu'ils n'ont pas, se priveroient du reste ?  
Perdroient de leurs exploits le fruit & les témoins ?  
Ah ! puisque de ma haine ils redoutent les soins,



Que n'en craindroient-ils pas , si leur main meur-  
triere

A ma vengeance encor offroit cette matiere ;  
Si Pyrrhus qui le peut me sauvoit de leurs coups ?  
Car enfin contre lui que fera leur couroux ?  
Il n'a que ses soldats : mais tels que leur courage  
Cent fois aux Grecs fuyant a fait tourner visage ,  
Les a sauvez du bras d'Hector victorieux.  
Que craindra-t-il de vous , secondé par les Dieux ,  
Quand de vos cruautez , dont frémit la nature ,  
Tant de meurtres affreux combleront la mesure ?

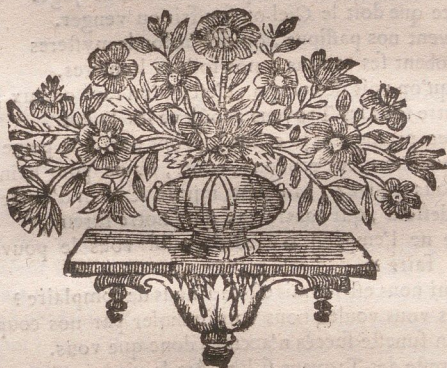
U L Y S S E.

Madame , c'est en vain que nous voulons juger  
De ce que doit le Ciel ou souffrir ou venger.  
Souvent nos passions , ou de profonds mysteres  
Déroberent les raisons à nos foibles lumieres.  
Ce qu'on voit de certain , c'est qu'un rapt odieux ,  
Contre tous les Troyens a soulevé les Dieux ,  
Qu'en protegeant le crime , ils ont part à la peine ,  
Et que nous leur rendons , enfin , haine pour haine.  
Si vous trouvez , Madame, injuste & plein d'horreur  
Le dessein , qui contre eux flate notre fureur ,  
Que ne l'empêchez-vous , quand vous le pouvez  
faire ?

A qui nous est soumis est-ce à nous de complaire ?  
Mais vous voulez nous voir immoler par nos coups.  
D'un funeste succès n'accusez donc que vous.  
Au reste des Troyens si l'on ôte la vie ,  
C'est vous , c'est votre orgueil qui se les sacrifie.  
Et ne présumez pas que ce reste détruit  
De nos travaux , Madame, emporte tout le fruit.  
D'Ilion embrasé moins nous laissons des traces ,  
Et plus nous grossissons le bruit de ses disgraces ,

SCÈNE

Par là notre vengeance éclate d'autant plus.  
Si nous mourrons vainqueurs , vous périrez vaincus.  
Et nos peuples du moins , gardans notre mémoire.  
Pourront en sûreté jouir de notre gloire.  
Mais pour vous secourir , je fais un vain effort ,  
Et ma prudence cede à votre mauvais sort.  
C'est peu de mes discours , pour ébranler votre ame.  
Les effets vous pourront convaincre. Adieu , Ma-  
dame.



SCÈNE



## SCENE II.

POLIXENE *seule.*

**M**E diroit-il bien vrai ? l'excès de leurs fureurs....  
 Ciel ! je verrois périr mere, freres, & sœurs,  
 Tant de braves Troyens ! O Troye, ô ma Patrie,  
 Laisse à mon amitié prendre soin de leur vie.  
 Aussi-bien leur trépas ne peut te relever.  
 Mais pour qui ma pitié veut-elle les sauver ?  
 Pour des Maîtres cruels, dont l'orgueilleuse haine  
 Les veut à leurs Etats montrer chargez de chaîne,  
 Les y livrer en bute à mille affronts divers.  
 Mais de quels bruits affreux retentissent les airs,  
 Iſmene ?





## SCENE III.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

**J**E ne sçais. On dirait que la foudre  
 Tombe sur tous les Grecs, & les réduit en poudre,  
 Leurs crimes dans nos murs ont blessé tous les Dieux,  
 Mais sçavez-vous encor leur dessein odieux ?  
 Les armes à la main, leurs fureurs inquietes  
 Viennent vous arracher de l'asile où vous êtes ;  
 Tous leurs Captifs par eux vont périr égorgez.

POLIXENE.

Ou plutôt, chere Ismene, ils vont mourir vengez.  
 Pour quel sort plus heureux voudroient-ils encor  
 vivre ?  
 Et moi pourrai-je voir leur bonheur sans les suivre ?

ISMENE.

Vivez, vivez plutôt, pour venger leur trépas.  
 Pyrrhus, tous ses sujets vous prêteront leurs bras.  
 Si son hymen, Madame, est pour vous un outrage,  
 De ses empressements un refus vous dégage.



TRAGÉDIE.

27

Pour vous en délivrer, n'est-il que le trépas ?  
Quand Telephe dans Troye adoroit vos appas ,  
Vous résistiez sans peine à ses plus vives plaintes.  
Sentez-vous que Pyrrhus, plus digne de vos craintes,  
Vous doive . . . .

POLIXÈNE.

Arrête, Ismene, & détourne tes yeux ,  
D'un amour que mes soins voudroient cacher aux  
Dieux.  
Mais Arface revient. Qu'a-t-il à nous apprendre?





## SCENE IV.

ARSACE, POLIXENE, ISMENE.

ARSACE.

AH ! quel malheur , Madame , ai-je à vous faire  
entendre ?  
Quel horrible recit ? Par où le commencer ?

POLIXENE.

De quoi que le Destin me puisse menacer ,  
Arsace , expliquez-vous. Aveuglez de leur rage ,  
Les Grecs de leurs Captifs ont-ils fait un carnage ?  
N'ont-ils rien excepté ? nos destins consommez....

ARSACE.

Le bruit de ce dessein nous avoit allarmez :  
Mais Nestor & Calchas ont, par leur industrie,  
De ces cœurs inhumains defarmé la furie.

POLIXENE.

Que m'apportez-vous donc ? les Grecs sont-ils vain-  
queurs ?

## ARSACE.

Ecoutez du destin jusqu'où vont les rigueurs.  
 Les Grecs persuadez que de justes allarmes,  
 A Pyrrhus moins ardent feroient quitter les armes,  
 D'abord qu'il les verroit tout prêts à l'accabler,  
 Couroient sous leurs drapeaux en foule s'assembler.  
 Mais lui, sans s'allarmer du soin qui les travaille,  
 Exhortoit fierement les siens mis en bataille.  
 Cet orgueil les irrite. Ils veulent achever,  
 Ce qu'ils n'ont commencé, qu'afin del'éprouver.  
 Si proches du combat, leur fierté leur fait croire,  
 Qu'à s'en vouloir dédire, il y va de leur gloire.  
 Nos champs alloient rougir d'un carnage nouveau.  
 D'Achile entre les camps s'élevoit le tombeau.  
 Pyrrhus y jette l'œil. *O Heros, dont la vie,  
 Par la haine des Grecs, fut jadis poursuivie,  
 Soittiens mon bras, dit-il; Qu'il nous venge tous  
 deux.*

A peine il achevoit, ô prodiges affreux!  
 Sous nos pieds chancelans tremble soudain la terre,  
 De son sein ébranlé sort un bruit de tonnerre,  
 Le Ciel en retentit. Les rivages troublez,  
 En font entendre au loin les éclats redoublez.  
 Sur la croupe des monts, les forêts dans les nuës,  
 Flottent en mugissant; comme vagues émûës,  
 Tandis que des rochers de leur place emportez,  
 Tombent dans les valons, à bonds précipitez.  
 Troublez de tant d'horreurs les camps se réunissent.  
 Alors avec un bruit, dont les plus fiers frémissent,  
 La tombe ouvre en son sein un abîme sans fonds,  
 Et nous montre un passage aux Royaumes profonds.  
 D'Achile en cet instant sort l'Ombre épouvantable,  
 Il a cet air encor menaçant, redoutable,

Cijj.

Tel que, lorsque son bras forçant nos bataillons,  
 Faisoit de sang Troyen ruisseler les sillons.  
 Les Grecs, les éléments, tout se taît à sa vûë.  
 Et quelle est de Pyrrhus la terreur imprévue,  
 Quand s'adressant à lui, d'un ton plein de couroux,  
 Son Pere, par ces mots, s'explique devant tous ?  
*Contre le Grecs, mon fils, ceste fureur est vaine.*  
*C'est du sang ennemi que j'exige en ce jour,*  
*Et pour la flote en Grece il n'est point de retour,*  
*Si ton bras en ce lieu n'immole Polixene.*

## ISMENE.

Ah, Madame !

## ARSACE.

A ces mots qu'il acheve, en laissant  
 A Pyrrhus interdit un regard menaçant,  
 Dans l'Empire des morts aussitôt il retombe,  
 Et sur lui se referme & l'abîme, & la tombe.  
 Mais la mer succédant à ces objets d'horreur,  
 Et du fils de Tethis appuyant la fureur,  
 S'enfle, & poussant les flots vers le port de Sigée,  
 En défend la sortie à la flote assiegée.

## POLIXENE.

Tous les Grecs ont d'abord confirmé cet arrêt.

## ARSACE.

Leur cruauté s'accorde avec leur intérêt,  
 Sur tout Agamemnon en cache en vain sa joye,  
 Et son perfide cœur sur son front la déploie.

De ce Prince autrefois ennemi sans retour,  
 Son amitié pour lui se signale en ce jour.  
 Il veut que tous les Grecs jurent, après lui-même,  
 De faire exécuter sa volonté suprême.

POLIXENE.

Et Pyrrhus ?

ARSACE.

On le voit saisi d'étonnement,  
 Et son silence affreux cache son sentiment.  
 Sans avoir vû les Grecs, il revient vers sa tente.

POLIXENE.

Il suffit.





## S C E N E V.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

O Disgrace ! ô rigueur accablante !  
 Madame , pouvez-vous en cet affreux instant ,  
 Faire voir un esprit si ferme & si constant ?  
 Ce recit , dont l'horreur a glacé mon courage....

POLIXENE.

Laisse-moi de mon sort concevoir l'avantage ,  
 Laisse-le-moi goûter , Ismene. Je me vois  
 Parvenuë au moment souhaité tant de fois.  
 Je découvre le port, où vont finir mes peines ,  
 Je voi le coup heureux qui va briser mes chaînes.  
 C'en est fait , je n'ai plus à cacher dans mon cœur...  
 O Ciel ! de quels tourmens j'évite la rigueur !

ISMENE.

Ainsi donc vous voulez renoncer à la vie.  
 Mais vous figurez-vous qu'au gré de votre envie ,  
 Pyrrhus d'un camp barbare écoutant les raisons...



## SCÈNE V.

DORIS, POLIXÈNE, ISMÈNE.

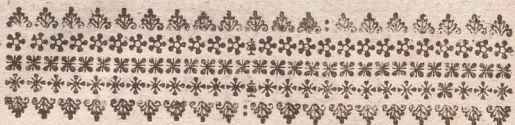
DORIS.

**M** Adame, pardonnez, si je vous interromps.  
Un homme, dont les yeux marquoient une ame  
émûe,

Errant autour d'ici, s'est offert à ma vûe ;  
Il m'aborde, & sçachant que je suis près de vous,  
Depuis nos murs détruits par les Dieux en couroux ;  
Sur vous, sur votre sort, il me prie avec larmes,  
De vouloir éclaircir ses secrètes allarmes,  
Lorsque voyant vers nous quelques Grecs s'avancer,  
Il s'est vû, pour les fuir, contraint de me laisser.  
Son habit est d'un Grec ; sur l'air de son visage,  
Paroît d'un noble sang l'assuré témoignage.  
C'est tout ce que j'en sçais.

POLIXÈNE.

Et qui puis-je penser.  
Qui jusques-là pour moi se puisse intéresser ?  
Mais on vient. C'est Pyrrhus. Evitons sa présence,  
Allons loin de ses yeux affermir ma constance,  
Et préparer mon cœur en secret combatu,  
A lui faire l'adieu qu'exige ma vertu.



## SCENE VII.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

**E**nfin nous sommes seuls, vous pouvez sans con-  
 trainte,  
 A votre cœur pressé permettre ici la plainte,  
 Seigneur, vous n'avez plus à cacher vos douleurs,  
 Devant des ennemis, que flatent vos malheurs.  
 Rompez enfin, rompez ce terrible silence.  
 N'osez-vous de vos maux me faire confidence ?

PYRRHUS.

Ah ! que ne peut la mort, en ce moment cruel,  
 M'imposer, cher Lycas, un silence éternel ?  
 Dieux ! quel spectacle affreux vient de frapper ma  
 vue !  
 Quelle subite horreur dans le Camp répandue ?  
 Est-ce Achile, qui vient de parler à son Fils ?  
 Quelle voix ! quels regards ont glacé mes esprits !  
 Quel ordre ! sans mourir ai-je bien pu l'entendre ?  
 Moi ? que d'un sang si cher j'aie abbeuver la cen-  
 dre !



TRAGÉDIE.

35

Que de mes ennemis j'en repaïsse les yeux !  
Non , il n'en fera rien. J'en atteste les Dieux.

LYCAS.

Il le faut avoüer , l'ennui qui vous accable . . . .

PYRRHUS.

Helas ! quel est ton fort , Princesse déplorable ?  
C'est peu qu'hommes & Dieux, dépouillant la pitié,  
Te prennent pour l'objet de leur inimitié,  
L'Enfer forçant les loix de ses Royaumes sombres,  
Pour préparer ta mort , déchaîne aussi les ombres.  
Pour theatre sanglant , il choisit un tombeau ,  
Où le Pere est ton juge , & le Fils ton bourreau ,  
Et pour comble aux douleurs , dont mon ame est la  
proie ,  
Le fier Agamemnon y mesure sa joie.

LYCAS.

Hé quoi ! les sentimens d'un ennemi jaloux ,  
Vous portent-ils, Seigneur, de si sensibles coups ?  
Seul de tous les Heros, pensiez-vous que l'Envie  
Dût toujours épargner l'éclat de votre vie ?  
Mais qu'importe à vous voir réduit à cet effort ,  
Que ce Prince superbe insulte à votre sort ?  
Ne le bravez-vous pas , en sauvant Polixene ?

PYRRHUS.

En le bravant ainsi n'ai-je rien qui me gêne ?  
Mon Pere vainement sera donc cette fois ,  
Sorti de son tombeau , pour me dicter ses loix ?



J'aurai donc sans effet entendu ce tonnerre,  
 Cette voix, qu'en tremblant vient d'écouter la terre!  
 J'ai si souvent aux Grecs reproché leur mépris.  
 C'est Achile aujourd'hui qui s'explique à son Fils.  
 Sa voix des plus ingrats a réveillé le zèle.  
 A ses ordres moi seul paroîtrai-je rebelle ?  
 Sur leur flote Thetis punira mes refus.  
 De ce que fit leur Chef ne me souvient-il plus !  
 Lui-même dans l'Aulide, aux yeux de sa famille,  
 Pour eux, pour leur départ, il immola sa fille,  
 Et moi je n'oserais trop plein de mon amour,  
 Du sang d'une Ennemie acheter leur retour.  
 Voilà, voilà, Lycas, si j'ose la défendre,  
 Ce que les Grecs trompez auront droit de répan-  
 dre,  
 Ce que tous mes soldats penseroient de leur Roi,  
 Ce qu'à moi-même enfin, j'ai déjà dit de moi.

## LYCAS.

Que je vous plains, Seigneur ! Quel courage invin-  
 cible,  
 Ne seroit ébranlé par un coup si terrible ?  
 Vous avez pleinement compris votre devoir,  
 Cependant voulez-vous . . . .

## PYRRHUS.

O fatal desespoir !  
 Faut-il trahir mon Pere ? immoler ma Maîtresse ?  
 Je sens pour l'un & l'autre une égale tendresse.  
 Mon cœur, pour l'un des deux, contre tous, ose  
 tout,  
 Et pour l'un, contre l'autre, à rien ne se résout.

LYCAS.

TRAGEDIE.

97

LYCAS.

Je comprends pour vos feux quel est ce coup de foudre,  
 Mais c'est résoudre enfin que de ne rien résoudre,  
 Seigneur, c'est pour Achile expliquer vos refus,  
 Puisqu'ainsi vous rendez les ordres superflus,  
 Sans doute, ils sont cruels : mais pour n'y pas  
 souscrire,  
 Quelque effort genereux que l'amour vous inspire,  
 Vous seul que ferez-vous? Tous les Grecs, d'une  
 voix,  
 Veulent faire d'Achile executer les loix.  
 Vos soldats, qui d'abord s'étoient armez pour  
 elle,  
 Pleins du nom de ce Chef, dont la gloire immor-  
 telle  
 Jadis, pour tant d'exploits, se servit de leurs bras,  
 Ont respecté son ordre, & mis les armes bas.  
 Sans eux, que ferez-vous?

PYRRHUS.

Sans moy, que peut-on faire?  
 C'est à moy d'accomplir les ordres de mon Pere.  
 Seul, & sans faire rien, je puis les braver tous.

LYCAS.

Mais si votre refus enflamme leur courroux,  
 S'ils nous viennent en foule accabler l'un & l'autre,  
 S'ils trouvent une main, qui supplée à la vôtre,  
 Vainement vous voudrez leur faire concevoir,  
 Que vous seul. . . .

D

Tu dis vrai : mais il y faut pourvoir  
Mes projets ont icy besoin de ton adresse :  
Lycas : va de ma part , voir les Chefs de la Grece,  
Et songe , en leur parlant , à bien executer  
Les ordres importants , que je te vais dicter.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

## TELEPHE.

**J**E ne la trouve plus, & ma recherche est vaine;  
 Sans doute c'est ici qu'on garde Polixène.  
 Mais sans l'en avertir, je crains, si j'ose entrer,  
 Quelque témoin suspect, qui peut s'y rencontrer,  
 Le trouble de mes sens me feroit reconnoître.  
 Et comment devant-elle en ferois-tu le maître,  
 Infortuné Telephe? En quel état, ô Dieux,  
 La rigueur de son sort va l'offrir à tes yeux,  
 Des hommes, des Enfers, & des Dieux condamnée;  
 Ne viens-tu que pour voir sa mort infortunée?  
 Nul ne paroît encor. Fortune, c'est par toi,  
 Que dans Troye un des miens, hazardant tout  
 pour moy,  
 M'emporta tout couvert de sang & de poussière,  
 Dans un bois, où ses soins m'ont rendu la lumière!  
 C'est toy, qui jusqu'ici vient de guider mes pas;  
 D ij

Souffre que mon amour, qui brave le trépas,  
 A ma Princesse encor se puisse faire entendre,  
 Et fai-moi suivre enfin le parti qu'il faut prendre.  
 Des Grecs pour quelque temps je puis tromper les  
 yeux,

Le langage, l'habit, ma mort cruë en rous lieux,  
 Le désordre du Camp, tout aide à mon audace.  
 Allons. Essayons tout. Quel peril me menace,  
 Dont mon cœur deformais ait lieu de s'étonner?  
 A quels projets, ô Ciel! j'ose m'abandonner!  
 Pour chercher en ce Camp une ingrante que j'aime,  
 Je néglige & Sujets, & Sceptre, & Diadème,  
 Je me livre au pouvoir d'un vainqueur irrité.  
 O Heros immortel, dont je tiens la clarté,  
 Hercule, jusqu'ici, fidele à ta memoire,  
 J'ay suivi sur tes pas les sentiers de la Gloire:  
 Mais un funeste amour m'a perdu comme toy.  
 Mes vœux sont exaucez, enfin on vient à moy.





SCÈNE II.

DORIS, TELEPHE.

DORIS.

**J**E venois vous chercher. J'ai dit à la Princesse,  
Le soin qui dans son fort, Seigneur, vous inter-  
resse,

Et je vous conduirois en son appartement :  
Mais Pyrrhus vers ces lieux avance en ce moment.  
Quand il sera parti, venez en diligence....

TELEPHE.

Quoy toujourn quelque obstacle à mon impatien-  
ce ?

Mais quel parti croit-on qu'il embrasse en ce jour ?  
Contre un devoir cruel, croit-on que son amour....

DORIS.

Il vient.

TELEPHE:

Qu'à son aspect ma colere allumée....

Mais sortons, & sçachons ce qu'on dit dans l'ar-  
mée,

Et s'il ose accomplir ce dessein plein d'horreur.

Ne ménageons plus rien dans ma juste fureur.





## SCENE III.

PYRRHUS, DORIS, LYCAS,

PYRRHUS.

**P**uis-je voir la Princesse?

DORIS.

A nos regards soustraite,  
 Elle a voulu, Seigneur, un moment de retraite,  
 Je la vais avertir.







## SCENE IV.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

**H**E bien, Lycas, quel fruit  
Tes soins au Camp des Grecs, ont-ils enfin pro-  
duits ?

LYCAS.

Je n'ay rien oublié, pour les réduire à croire,  
Que votre cœur suivra le parti de sa gloire,  
D'Achile sur vos vœux j'ay vanté le pouvoir,  
Et votre cœur lassé d'un amour sans espoir.  
A mes raisons d'abord j'ay vû les uns se rendre,  
Et leur joye à mes yeux sur leur front se répandre,  
D'autres pensent, Seigneur, qu'en cette extrémité  
Cedant avec regret à la nécessité,  
Par ce consentement, vous voulez à leur vûë,  
Cacher votre foiblesse, & l'ennui qui vous ruë.  
Je n'ay point cû devoir combattre des soupçons,  
Qui les trompent bien mieux que toutes mes rai-  
sons.

En un mot tous les Grecs, pleins d'un espoir fri-  
vole,  
Attendent à demain l'effet de ma parole.  
Et ne songeront point à troubler en ce jour,  
Ce que pour les tromper vous inspire l'Amour.

## POLIXENE,

PYRRHUS.

Où me vois-je reduit ! ô Ciel l'eût-on pû croire,  
 Qu'une feinte jamais dû démentir ma gloire ?  
 Mais il est des revers, ou, malgré son effort,  
 La vertu la plus ferme est le jôiet du sort.

LYCAS,

Cependant penetrez d'un si rare service,  
 Pour vous en rendre grace, ils ont fait choix d'Ulyse.

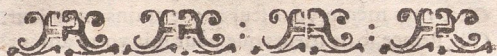
Bien-tôt de leur réponse il va venir instruit.  
 Jusqu'ici l'artifice est assez bien conduit,  
 Il faut poursuivre, il faut vous faire violence,  
 Et le bien soutenir, Seigneur, en sa presence.  
 Je vais, pour y donner encor plus de crédit,  
 Sèmer dans votre Camp ce que je leur ay dit.  
 Il vous reste du temps pour prendre vos mesures,  
 La nuit qui doit, Seigneur, sous les ombres obscures,

Cacher votre dessein, & tromper tous les yeux,  
 De quelque temps encor ne couvrira les Cieux.

PYRRHUS,

Va, la Princesse vient.





## SCENE V.

PYRRHUS, POLIXENE.

POLIXENE.

**H**E bien, de votre Pere,  
 Troye en cendres n'a point assouvi la colere...  
 Il faut à ce Heros quelque chose de plus,  
 Mon sang. Tous les délais sont ici superflus,  
 Pour répondre à l'honneur que me fait tant d'esti-  
 me.  
 Hâtons nos pas, allons luy livrer sa victime.

PYRRHUS.

Quel dessein? quel discours? Que pensez-vous de  
 moy?  
 M'avez-vous fait l'affront de douter de ma foy?  
 Sur ce honteux soupçon votre fierté fondée,  
 Vient-elle ici braver ma flâme intimidée?  
 Enfin avez-vous crû qu'on pût, par quelque effort,  
 Du destin de Pyrrhus détacher votre sort!

POLIXENE.

Ah! c'est-là ce qui rend mon trépas nécessaire,

Ce qui me bannir l'arrêt de votre Pere,  
 C'est vous même, vous seul que je crains en ce jour;  
 Oûi, Prince, je ne meurs que pour fuir votre amour,  
 Que parce qu'en secret, en dépit de moi-même,  
 Malgré tous mes efforts, je sens que je vous aime.

## PYRRHUS.

Vous m'aimez, justes Dieu! ce bonheur impré-  
 vû. . . .

## POLIXENE.

Pour vous le déguiser, j'ay fait ce que j'ay pû :  
 Mais l'état, où je suis, rend ce soin inutile,  
 Et des bords du tombeau, dont je fais mon azile,  
 J'ose vous l'avouer, j'ose, en quittant le jour,  
 Vous demander enfin raison de votre amour.  
 D'où vient qu'en immolant mon Pere à votre  
 haine,

Vous avez conservé les jours de Polixene ?  
 Epargniez-vous mon sang, pour le deshonorer ?  
 De celles qu'en vos mains le sort voulut livrer,  
 D'où vient qu'à votre amour je suis seule exposée ?  
 M'aurez-vous donc, Cruel, à ce point méprisée,  
 Que de croire mon cœur plus foible que les leurs,  
 Plus capable en un mot d'oublier vos fureurs ?  
 Vos soins ont réussi. Je ne m'en puis dédire :  
 Mais que de tous les maux ce soit pour vous le  
 pire,

De voir que le seul prix qui flatoit vos souhaits,  
 Vous est, si près de vous, enlevé pour jamais.

## PYRRHUS.

Vous me condamneriez à cet affreux supplice ?



## TRAGÉDIE.

47

Sur quel reproche, ô Ciel ! & par quelle injustice  
 Depuis quand les respects, les soupirs, & les soins,  
 Sont-ils de nos mépris devenus les témoins ?  
 Ah ! d'une guerre éteinte oublions les offenses,  
 Suis-je encor à vos yeux un objet de vengeances :  
 Hector, même pour vous, que feroit-il de plus ?  
 Oüi, Madame, avec soin examinez Pyrrhus,  
 Et si du jour fatal, qui m'offrit à vos charmes,  
 J'ay jamais négligé la moindre de vos larmes,  
 Si de tous vos ennuis je ne fais pas les miens,  
 Si mes Peuples me sont plus cher que les Troyens,  
 S'il me peut échapper une seule pensée,  
 Où vous ne soyez pas au moins intéressée,  
 S'il est rien hors de vous qui me puisse flatter,  
 Alors comme ennemi vous me devez traiter,  
 Alors votre courroux doit estre inexorable :  
 Mais que je sois puni, cessant d'être coupable ?  
 Que de scrupule vains votre cœur combattu  
 Fasse mon desespoir l'objet de sa vertu !

### POLIXENE.

Et que prétendez-vous ? quel vain espoir vous resté ?  
 Vous voyez contre moy, par un accord funeste ;  
 Le Ciel, l'Enfer, les Flots, les vents se révolter,  
 Et la terre gémir, lassé de me porter.  
 Seigneur, trop d'Ennemis en veulent à ma vie,  
 Pour croire qu'elle échappe à leur fureur unie.  
 Qu'ay-je à leur opposer qu'un Prince, dont la foy,  
 Dont les secours contre-eux sont des crimes pour  
 moy ?  
 A vous-même, Seigneur ne font-ils point d'injure ?  
 Jusqu'au fonds des Enfers votre Pere en murmure.  
 Pouvez-vous bien aimer, sans de secrets combats,  
 Pouvez-vous protéger l'Auteur de son trépas ?

De son arrest sanglant vous frémissez dans l'ame,  
 Mais il ne s'agit plus de flater votre flâme,  
 Et si votre cœur tremble à s'y déterminer,  
 Moi-même en ce moment je viens vous l'ordon-  
 ner.

Nous avons, l'un par l'autre, offensé notre gloire.  
 Il en faut, l'un par l'autre, expier la memoire,  
 Et ma mort nous en offre un moyen éclatant,  
 Moy vous en donnant l'ordre, & vous l'exécutant,  
 Et ne présumez pas, que malgré mon envie,  
 Votre refus, Seigneur, puisse sauver ma vie.  
 L'un de nous aujourd'hui doit trancher mon destin.  
 Si ce n'est votre bras, ce sera cette main.  
 Choisissez. Votre Pere y condamne la vôtre.  
 Ses ordres sont trompez, si je meurs par une autre.  
 Ma mort est inutile à son ombre en courroux,  
 Et Polixene enfin n'en meurt pas moins pour vous.

## PYRRHUS.

Hé bien, ç'est est donc fait. Puisque c'est votre  
 envie,  
 Allons, il faut tous deux renoncer à la vie.  
 Je vais au sacrifice accompagner vos pas,  
 Ma main y donnera l'exemple à votre bras,  
 Et prévenant les maux où votre mort me livre....

## POLIXENE.

Ah! ce n'est point pour moi que vous avez dû vivre,  
 Et ce n'est point pour moi que vous devez mourir.  
 Vous ne me sauvez point en cherchant à périr.  
 Jusqu'où s'étend l'excès de votre tyrannie?  
 N'avez-vous pas, Cruel, assez troublé ma vie?  
 M'enviez-vous encor ies douceurs de ma mort?

PYRRHUS.

# TRAGÉDIE.

49

PYRRHUS.

Oùï, pour les partager, & suivre votre sort.

POLIXENE.

Non Prince. . . mais que fais-je ? & de quelle fois  
blessé

Me convainc aujourd'hui votre injuste tendresse !

Tantôt, presque avec joye, un genereux effort

M'a fait de tous les miens envisager la mort,

Et je sens que soudain mon courage se glace,

Quand il faut voir perir l'auteur de leur disgrâce !

Tremblez, Prince, tremblez, d'avoir fait aujourd'hui

Trop sentir à mon cœur votre pouvoir sur lui.

Je vais sur mon destin me consulter encore,

Et si contre vos feux quelque appui que j'implore,

Je n'ai que ce moyen de ne vous craindre plus,

Perissent à la fois Polixene & Pyrrhus.



E



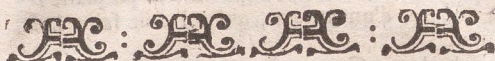
## SCENE VI.

PYRRHUS.

O Ciel ! d'un sexe foible est-ce-là le langage ?  
 Rougissez , justes Dieux , du malheur qui  
 l'outrage,  
 Et dans elle épargnez des vertus , qu'à genoux,  
 Aux pieds de vos Autels , nous adorons en vous,  
 Et toi qui veux sa mort , reviens , reviens , mon  
 Pere,  
 Revoquer au plutôt ton arrest sanguinaire,  
 Ou de quoi qu'aux Enfers tu puisses murmurer,  
 Sa vertu pour jamais te va deshonorer.  
 Mais en ta place au moins j'aurai soin de ta gloire.  
 Allons , retournons-y. Qu'une heureuse victoire...







## SCENE VII.

## TELEPHE, PYRRHUS.

TELEPHE.

**A**rreste. Il faut ici t'expliquer avec moi.

PYRRHUS.

Et quel audacieux . . . . Mais qu'est-ce que je  
vois ?

TELEPHE.

Ton plus grand ennemi, Telephe en ton camp  
même.

PYRRHUS.

Telephe encor vivant ! Quelle surprise extrême !  
Pour jeter mon esprit dans un trouble nou-  
veau,

Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tom-  
beau ?

Et qui t'amene icy ? Qu'y viens-tu faire ?

TELEPHE.

Apprendre

La verité d'un bruit, qui vient de se répandre.

Tes fureurs à mes yeux n'ont que trop éclaté :

Mais te croirai-je enfin assez de cruauté,

Pour vouloir immoler aux manes de ton Pere,

E ij

Une aimable Princesse, à qui tu n'as pû plaire ?  
Le mépris d'un amour, qui lui doit faire hor-  
reur,

A ce barbare effort pousse-t'il ta fureur ?  
Parle, il faut t'expliquer.

PYRRHUS.

Et qu'oses-tu prétendre ?  
Au milieu de ce Camp, crois-tu mieux la défen-  
dre,

Que dans les murs de Troyes ? à l'aspect de tes  
Dieux ?

Des mains de tous les Grecs la sauveras-tu mieux ?

TELEPHE.

Non, mais je veux du moins, en mourant avec  
elle

T'entraîner avec nous dans la nuit éternelle.

Je viens pour ce dessein, me livrer à ta foi,

Et quelque inimitié qui t'arme contre moi,

Contre un seul ennemi, j'ai cru que ton courage  
Rougiroit d'employer un honteux avantage ;

Qu'il ne trouveroit pas indigne de tes coups

Un Prince, qui des Grecs défilant le courroux,

Dans deux combats sanglans, aux bords de la  
Myfie,

Dont leur sang le premier rougit les Champs d'Asie,

Qui ne voulut jamais d'alliance avec eux,

Qui conti'eux n'épargna ni son bras ni ses vœux ;

Enfin qui t'eût cherché jusqu'au fonds de la Grece,

Au sein de tes Etats, pour vanger la Princesse.

PYRRHUS.

Tu m'as rendu justice, & l'épreuve fait foi

Que je n'ai pas besoin de secours contre toi.

J'approuve tes desseins. Ton bras, je le con-  
fesse,

## TRAGÉDIE.

53

Me doit jusqu'au tombeau disputer la Princesse.  
Mais tu prends mal ton temps, & malgré tous nos  
VOEUX,

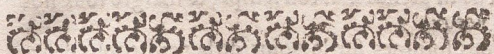
Nous sommes sur le point de la perdre tous deux.  
Mon trépas, ni le tien n'assure point sa vie.  
Tu m'entens. Laisse-moi. Que ta vaine furie  
De mes desseins ici ne trouble point le cours,  
De ce camp ennemi va, fuy, sauve tes jours,  
N'attens pas que les Grecs instruits de ton audace,

### TELEPHE.

Non, non. Quelque malheur dont le Ciel me me-  
nace

De Polixene ici je ne crains que la mort.  
Je ne partirai point qu'assuré de son sort,  
Et soit qu'elle se sauve, ou bien qu'elle périsse,  
Je veux ici...





## SCENE VIII.

LYCAS, PYRRHUS, TELEPHE.

LYCAS.

Seigneur, on apperçoit Ulysse,  
 Vous l'allez voir bien-tôt paroître dans ces lieux.

PYRRHUS.

Sors, dérobe au plûst ta presence à ses yeux,  
 Et pour rendre en ce Camp ton séjour plus facile,  
 Accepte-y ma tente & ma foi pour azyle,  
 J'y répons de ta vie. Et toi, va promptement,  
 Lycas, condui ce Prince en mon appartement.  
 Qu'on cache sa venue avec un soin extrême,  
 Et qu'il soit respecté, servi, comme moi-même.

TELEPHE.

J'y vais, & me fiant à mon propre Rival,  
 Je crois à sa vertu faire un honneur égal.  
 Mais songe qu'au plûst il faut qu'on m'éclaircisse....

PYRRHUS.

Tes vœux seront contens. Mais sors, évite Ulysse.  
 Je le vois qui s'approche. O fâcheux entretien!



## SCÈNE IX.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Observons ses regards, son air & son maintien.  
Quelles graces, Seigneur, n'ai-je point à vous rendre.

De ce qu'en votre nom on vient de nous apprendre!  
Quel noble & rare effort ! Quel genereux retour  
Pour la Patrie enfin signale votre amour ?

Le sang qu'Agamemnon sacrifia pour elle,  
Quelque cher qu'il lui fût, coûta moins à son zele.  
Il nous importoit moins. Sans vous la Grece en  
pleurs,

Livrée aux attentats de fiers Usurpateurs,  
Nous attendoit en vain, pour sortir d'esclavage,  
Sans vous errans en vain sur ce triste rivage,  
Retenus par les flots, notre rage & nos cris  
D'Ilion embrasé vangeroient les débris,  
C'est vous seul qui des Grecs consommez la victoire.

Et je viens de leur part vous conjurer de croire  
Qu'ils voudroient tous, Seigneur, à de si grands  
bienfaits

De leur reconnoissance égaler les effets.

PYRRHUS.

J'ai donc trouvé, Seigneur, le secret de leur plaisir

Vous voyez ce que c'est que d'estre necessaire:  
Leur mépris. . . Mais enfin il faut tout oublier.  
Ce jour doit pour jamais nous réconcilier.  
Dans l'effort douloureux qu'il faut que je me fasse,  
Leur amitié du moins modere ma disgrâce,  
Prince, & c'est un bonheur qui m'est d'autant plus  
doux,  
Que pour m'en assurer, ils ont fait choix de Vous.  
Et moi, pour mieux répondre à leur faveur ex-  
trême,  
Je cours tout préparer pour ce devoir suprême.





## SCÈNE X.

ULYSSE *seul.*

JE n'en croi rien pourtant. Il fuit, je le voi bien,  
 L'embarras dangereux d'un plus long entretien;  
 A son esprit bouillant la feinte est étrangere.  
 Ce plein consentement ne peut être sincere.  
 Pour remplir un devoir qui fait trembler d'effroi,  
 Un cœur n'est point si libre, & si maître de soy.  
 Qu'attend-il après tout? Croit-il tromper Ulysses?  
 Moi qui des Dieux jadis démêlai l'artifice,  
 Quelle honte pour moi que ce jeune Guerrier  
 A mon experience imposast le premier!  
 Quoiqu'aux Grecs assemblez il ait pû faire en-  
 tendre,  
 De ce piege d'abord j'ai bien scû me défendre,  
 Et lui venant ici rendre grace, en leur nom,  
 J'ai voulu de plus près éclaircir mon soupçon.  
 Allons, informons-les de notre défiance,  
 Et par nos soins secrets, par notre vigilance,  
 Gardons-le de trahir des ordres, malgré nous,  
 D'où dépend ou la perte, ou le salut de tous.

*Fin du troisième Acte.*



## ACT IV.

### SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

**V**Os ordres sont suivis, & vous devez attendre  
 Que l'on prendra de lui tous les soins qu'on  
 peut prendre :  
 Mais pour toute faveur, ce qu'il a souhaité,  
 C'est qu'on le laissât seul rêver en liberté,  
 En attendant, Seigneur, que, sur ce qui le tou-  
 che,  
 Il soit plus seurement instruit par votre bouche.  
 Il voudroit. . . . Mais, Seigneur, quels nouveaux  
 déplaisirs  
 De votre ame inquiète arrachent ces soupirs ?

PYRRHUS.

Ah ! tu ne connois pas encor toute ma peine.  
 De tourmens en tourmens le Destin me prome-  
 ne,  
 Et toute ma constance à braver son courroux  
 Ne sert qu'à l'engager de redoubler ses coups.



TRAGÉDIE,

59

Mon amour d'autant mieux croyoit tromper  
Ulyffe,

Que moi-même appuyant mon premier artifice,  
Je viens, aux yeux des Grecs, d'ordonner l'appareil,

Qu'on attend pour demain, au lever du Soleil.  
Mais j'apprens au retour, que soupçonnant ma fuite,

Il fait par les miens même observer ma conduite,  
Et qu'au tour de mon Camp, pour arrêter mes pas,

Ses soins en divers lieux ont placé des soldats.  
Plût aux Dieux toutefois qu'en sauvant Polixene,  
Ces obstacles si grands fissent toute ma peine!

Par des chemins secrets la tirant de ces lieux,  
Je la pourrois encor dérober à leurs yeux.  
Mais, ô vaine esperance! O projet inutile!

En vain contre les Grecs je lui cherche un azyle.  
C'est d'elle, & non plus d'eux, que je la dois sauver,

C'est moi seul qu'elle fuit, & qu'elle veut braver;  
Elle-même aujourd'hui victime volontaire,  
Répond à leur fureur de l'arrest de mon Pere,  
Et lorsque je lui veut arracher ce dessein,  
Me montre un bras tout prest à se percer le sein.

LYCAS.

Je conçois l'embarras où sa fierté vous livre.  
Et comment donc, Seigneur, l'engager à vous suivre?

PYRRHUS.

C'est un projet, Lycas, qu'il faut abandonner.  
Je viens d'en former un dont tu vas t'étonner.  
Tu m'as vû dans ce jour, d'une ame résoluë,

POLIXENE,

Braver mille dangers présentez à ma veuë:  
 Mais ce nouveau dessein où s'engage mon cœur,  
 M'offre enfin un péril digne de ma terreur.  
 Un péril .. Ah Lycas, quel sort cruel m'entraîne!  
 Que je vais payer cher les jours de Polixene!  
 C'est moi qui, soulevant ma vertu contre moi,  
 Vais trahir mon amour, pour lui prouver ma foi;  
 Qui détourne sur moi le destin qui l'opprime,  
 Qui d'Achile en courroux suis la triste victime,  
 Et qui, pour me donner enfin le coup mortel,  
 De tous mes Ennemis choisis le plus cruel.

LYCAS.

Que dites-vous, Seigneur? Quel desespoir vous  
 presse?

PYRRHUS.

Va sçavoir si je puis parler à la Princesse.  
 Après notre entretien, je t'instruirai de tout.



SCENE





## SCÈNE II.

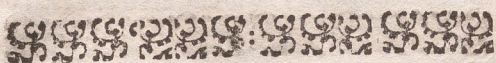
PYRRHUS *seul.*

O Dieux ! à quel tourment mon amour se  
réout !

Quelle preuve je vais vous donner de mon zèle,  
Polixène ? Ah pourquoi, par une mort cruelle,  
Ne puis-je racheter les malheurs où je cours ?  
Mais puisqu'à ce prix seul je puis sauver vos jours,  
Allons, & résolu à cet effort suprême,  
Montrons-nous fils d'Achille, en le trahissant  
même.

Et toi, si les combats d'un malheureux amour  
Dédifent tes faveurs que j'implore en ce jour,  
Dédaigne, juste Ciel, ma honteuse foiblesse,  
Et ne m'aide pas moins à sauver ma Princesse.





## SCENE III.

LYCAS, PYRRHUS:

LYCAS.

**P**olixene, Seigneur, va paroître à vos yeux.  
Elle veut, sans témoins, vous entendre en ces lieux.

PYRRHUS.

Va, fais venir icy Telephe.





## SCENE IV.

POLIXENE, PYRRHUS,

PYRRHUS.

**E**Nfin mon zele  
 Vient de trouver, Madame, une route nouvelle,  
 Qui de tant de perils sauve vos jours troublez,  
 Sans blesser votre gloire, à qui vous m'immolez;  
 Et si dans votre cœur cette cruelle gloire,  
 Ne me peut pardonner une vaine victoire,  
 Je vais, par un tourment pire que le trépas,  
 La vanger pleinement de tous mes attentats.

POLIXENE.

Comment ?

PYRRHUS.

Ma gloire icy rougit d'être réduite,  
 Madame, à vous offrir le parti de la fuite;  
 Moi-même je devrois, les armes à la main,  
 Forçant le Camp des Grecs, vous ouvrir un che-  
 min;  
 Sur mon trône, à leurs yeux, assurer votre vie:  
 Mais vous voyez quel tort s'oppose à cette en-  
 vie.  
 Abandonné des miens, pressé de tous côtez,  
 Les flots de l'Hellefpont contre moi révoltez,

F ij

Ferment à mes Vaisseaux le passage en Epire.  
 Il vous faut pour azyle un plus heureux Empire,  
 Il faut que mon amour, je frémis d'y penser,  
 En dépôt quelque temps ose vous y laisser.  
 Heureux de racheter par ce cruel supplice..

## POLIXENE.

C'est donc là le dessein qu'il faut que j'applaudisse ?

Qui doit vanger ma gloire ? Et quel autre projet  
 Feroit mieux de ma honte éclater le secret,  
 Ce dépôt contre moi n'est-il pas un indice ?  
 Feroit-il pas d'abord penser avec justice,  
 Que du Destin ailleurs attendant le retour,  
 Je vais m'y conserver, Seigneur, à votre amour ?  
 Souffrirois - je un moment ce soupçon qui me  
 blesse ?

Je ne vous aurois donc déclaré ma foiblesse,  
 Que pour vous avertir de vous en prévaloir,  
 Et de sauver en moi votre plus doux espoir ?  
 Enfin où trouverois - je ailleurs un fort tran-  
 quile ?

Quel Prince à ma misere offriroit un azyle ?  
 Est-ce quelqu'un des Grecs ? j'aime mieux le tré-  
 pas.

Est-ce quelqu'un des Rois voisins de ces Etats ?  
 Les lâches du vainqueur redoutant la vengeance,  
 Détestent avec nous leur funeste alliance.  
 Sur leur foi désormais me pourrois-je assurer ?  
 Ils ne me recevraient qu'afin de me livrer.  
 Déjà même déjà le cruel Roi de Trace  
 A peine a des Troyens entendu la disgrâce,  
 Que pour plaire à la Grece, il a sacrifié  
 Mon frere Polidore, en ses mains confié.

Non, non, leur lâcheté, dont je suis trop certaine,

TRAGÉDIE.

65

Ne disposera point du sort de Polixene;

PYRRHUS.

Et c'est aussi de quoi je veux vous garentir.  
Ce que vous avez craint je l'ai sçû pressentir,  
Et dans les mains du Prince à qui je vous confie,  
J'assure votre gloire ensemble & votre vie.

POLIXENE.

Et quel est-il, Seigneur ?

PYRRHUS.

Le voici.

POLIXENE.

Justes Dieux ?

Que vois-je ? quel prodige ? En croiray-je mes  
yeux ?





## SCENE V.

TELEPHE, PYRRHUS, POLIXENE.

TELEPHE.

Où, Madame, c'est moi qu'ici le Ciel en-  
 voye,  
 Pour voir des maux plus grands que les flammes  
 de Troye ;  
 C'est moi qui de mes jours conservez malgré  
 moi,

Viens mettre tout le fruit à vous prouver ma foi,  
 Suivre votre destin, mourir, s'il vous accable,

POLIXENE.

A ces marques Telephe est trop reconnoissable,  
 Et je rend grace aux Dieux, qui plus doux cette  
 fois,

Ont permis que...

PYRRHUS.

Le temps nous est cher à tous trois,  
 Madame. Pour parer le peril qui nous presse,  
 A ce Prince à vos yeux souffrez que je m'a-  
 dresse,

Où, Prince, écoutez-moi. Pareils en nos sou-  
 haitz,  
 L'amour nous rend tous deux ennemis pour ja-  
 mais.

Mais, sans vous demander que votre haine cesse,



TRAGEDIE. 67

Ne songeons maintenant qu'à sauver la Princesse,  
Et pleins de ce projet, pour quelque temps du  
moins,

Sans réunir nos cœurs, réunissons nos soins:

Moi-même méditant une secrète fuite,

Je voulois me charger du soin de sa conduite:

Mais les Grecs défiants, pour troubler mes projets,

Ont mis autour de moi mille témoins secrets;

Et tandis que d'eux tous j'attache seul la veüe,

Il faut par une route, à leurs yeux inconnüe,

Qu'un autre moins suspect la dérobe à leurs coups;

Qu'il la garde en dépôt; & cet autre c'est vous.

TELEPHE.

Moi ?

PYRRHUS.

Ne rougissez point de cette confiance;

Loin qu'elle soit pour vous une secrète offense,

Loin de montrer par-là que mon cœur peu jaloux

Méprise les efforts d'un Rival tel que vous,

Votre amour, vos vertus, je l'avourai sans feindre,

Vous rendent des mortels pour moi le plus à craindre:

Mais de tous les malheurs, enfin, que je prévoi,

La mort qu'on lui prépare, est le plus grand pour moi,

Et ces mêmes vertus, Prince, cet amour même,

Que je dois redouter auprès de ce que j'aime,

Est ce qui sur vous seul m'a fait jeter les yeux,

Pour remettre à vos soins ce dépôt précieux.

Plus je vous crains pour moi, plus j'espère pour elle,

Et votre intérêt propre engage votre zele.

Mais lorsque vous l'aurez conduite en votre Cour,

Il est une faveur que j'exige à mon tour,  
 Et c'est d'accorder, Prince, à ma douleur extrême,  
 Ce que de moi tantôt vous souhaitiez vous-même.

## TELEPHE.

Oùi, je vous le promets, je ferai mon devoir,  
 Et j'atteste des Dieux le souverain pouvoir,  
 Que l'on ne verra point, en effort magnanime,  
 Ceder le sang d'Hercule au sang qui vous anime.  
 Et quant à ce projet dont vous chargez mes soins,  
 Prince, j'ai des secours où l'on pense le moins.  
 En venant vers ces lieux, j'ai sçeu dans un bois  
 sombre,

De Mysiens choisis cacher un petit nombre,  
 Les laissant incertains, où j'aurai pu marcher.  
 Faisons que de ce Camp ils viennent s'approcher,

Et fondant sur les Grecs, s'ils troubloient notre  
 fuite,

Puissent en combattant retarder leur poursuite.

J'irai les avertir pour les faire avancer,

Des lieux où la Princesse avec moi doit passer,

Moi seul, puis démêler la route difficile,

Qui dans ce vaste bois conduit à leur azyle.

## PYRRHUS.

Oùi rien n'est mieux conçu, j'en rend graces  
 aux Dieux,

Et je vais dans mon Camp, m'assurer par mes  
 yeux,

Quel chemin en leurs bras, pourra mieux vous  
 conduire.

Aussi tost vous irez, Prince, les en instruire.

Je n'ai point demandé, Madame, en ce dessein,

TRAGÉDIE.

69

Votre consentement dont je suis trop certain,  
 Vous suivrez avec joie un Prince, que vos larmes  
 Ont... Mais de cette idée éloignons les alarmes,  
 Et gardons de troubler un genereux effort,  
 Dont tous mes sentimens ne sont pas bien d'ac-  
 cord.





## SCENE VI.

POLIXENE, TELEPHE.

TELEPHE.

**D**ans quels ravissmens un tel dessein me  
plonge !

Quel bonheur, justes Dieux ! si ce n'est point un  
songe ?

De quel abyme affreux, sous quels maux abbatu,  
A quel comble de gloire, ô sort, m'éleves-tu ?

Quoi, ma belle Princesse, au moment redouta-  
ble,

Que je vois votre mort prochaine, inévitable,  
Quand mon unique soin, mon espoir le plus doux,  
N'est plus que de vous suivre en mourant avec  
vous,

Des fers & du trépas, c'est moi qui vous délivre ?  
Dans mes propres Etats, c'est vous qui m'allez  
suivre ?

Enfin c'est mon Rival qui vous livre en mes mains,  
Et jusqu'à son amour, tout sert à mes desseins ?

POLIXENE.

De tant d'évenemens tout à coup accablée,  
Pardonnez, si mon ame & surprise & troublée,  
M'interdit si long-temps l'usage de la voix.

En quels lieux, par quel sort, Seigneur, je vous  
revois !

TRAGEDIE. 71

O que de votre mort le bruit m'avoit frappée !  
Et quel est mon bonheur de me voir détrompée !  
Mais quel chagrin se mêle à vous voir dans ces  
lieux,

De vos jours conservez desavouër les Dieux !  
Dans ce Camp ennemi vous livrer sans défense !  
Ah ! quittez-moi, fuyez, & craignant leur ven-  
geance,

Après ce que pour moi vous coûte votre amour,  
Sauvez-moi du malheur de vous coûter le jour.

TELEPHE.

Que me proposez-vous, & dans quelle pensée...  
POLIXENE.

Et vous, où vous emporte une ardeur insensée ?  
Vous me voulez, Seigneur, conduire en vos Etats,  
Tous les Grecs irritez ne m'y suivroient-ils pas ?  
Vous imaginez-vous qu'ils perdent sans murmu-  
re,

Le prix de leur retour que mon sang leur assure ?  
Vous combattrez pour moi, vous braveres leurs  
coups.

Mais le Destin de Troye est plus puissant que  
vous.

M'en irai-je à mon tour troublant toute l'Asie,  
Montrer un autre Helene aux Peuples de Mysie,  
De la Guerre chez eux rallumer le flambeau,  
Et de mon propre azyle en faire leur tombeau ?  
Leur sang n'a-t-il donc pas assez rougi nos fleu-  
ves ?

N'ay-je point de vos feux encor assez de preuves ?  
N'avez-vous point encor par assez de combats,  
Confondu de mon cœur les sentimens ingrats ?

Ah ! c'est à moi, Seigneur, à me faire un azyle.  
Laissez-moi. J'en scay un infallible, facile,

Digne de ma vertu, conforme à mes souhaits,  
Et que mes ennemis ne troubleront jamais.

TELEPHE.

Moi, Madame, sans vous que je parte, je fuyez  
Que sans vous un moment je puisse aimer la vie?  
Quels timides conseils osez-vous me donner?  
Votre sort jusques-là peut-il vous étonner?  
Vous voulez que des Grecs je redoute l'armée,  
Que leur propre victoire a presque consumée:  
Bien loin de nous troubler, ils seroient trop heu-  
reux,

Que le sort leur permît de retourner chez eux.  
Avant que d'avoir pû réparer leurs ruines,  
Je puis, en m'unissant aux Puissances voisines,  
Dont mes soins, mon credit releveroient l'espoir,  
Trouver de quoi braver les Grecs & leur pouvoir.

Sans votre mort qu'exige & presse leur furie,  
Il n'est point de retour pour eux en leur patrie?  
Hé bien, vivez, afin qu'ils n'y retournent pas;  
Mais vivez, en regnant sur moi, sur mes Etats.  
Qui peut mieux que mon trône assurer votre vie?  
En vain vous y craignez le sort de la Phrygie.  
Ce sort n'a de pouvoir qu'en ces tristes climats.  
Vous en suivrez un autre en marchant sur mes  
pas.

J'ai mes destins, Madame, à leurs Destins con-  
traires,

Si les leurs ont de Troye avancé les miseres;  
Les miens sont de punir sur un peuple odieux,  
Et le meurtre des Rois, & le mépris des Dieux.  
Voyez ce que déjà, corrigeant son caprice,  
Fait pour moi dans ce jour, la fortune propi-  
ce.

Venez, secondez-moi. Qu'un éclatant succès,  
Puisse

Puisse de mon amour justifier l'exécés.  
 A mon Peuple charmé venez montrer la fille  
 D'un Roi, dont il révere & chérit la famille,  
 Et que vos jours sauvez, vos vertus à ses yeux,  
 Soient les gages certains de la faveur des  
 Dieux.

POLIXENE.

Ah ! Prince, votre amour promet plus qu'il n'espere.  
 Mais dût-il faire enfin tout ce qu'il voudroit faire,  
 Plus son zele pour moi fait d'efforts aujourd'hui,  
 Plus je lui dois, & moins je suis digne de lui.  
 Je ne puis plus enfin estre sa récompense.

TELEPHE.

Vous, Madame ? Et qui peut m'en ôter l'esperance ?

POLIXENE.

Votre gloire.

TELEPHE.

Ma gloire ?

POLIXENE.

Où, connoissez-moi mieux.  
 Il faut, il faut enfin vous desfiller les yeux.  
 C'est peu que la fortune attachée à me nuire,  
 Des Troyens pour jamais ait renversé l'Empire,  
 Mon cœur, ferme au milieu de ces vastes débris,  
 Sembloit de son triomphe affoiblir trop le prix.  
 Elle a crû ne pouvoir achever sa victoire,  
 Qu'en l'accablant lui-même, en détruisant sa gloire.

G

74

POLIXENE;

Enfin le croiriez-vous ? ce cœur que vos exploits,  
Vos sang genereux répandu tant de fois,  
Vos soupirs, vos respects n'ont pu fléchir dans  
Troye,

D'un Barbare, d'un Grec est devenu la proye.

TELEPHE.

De Pyrrhus ?

POLIXENE.

A ce nom concevez en ce jour

Si Polixene encor mérite votre amour ;

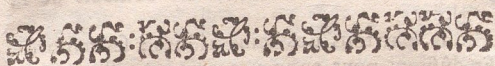
Jugez si ma vertu doit être à votre zele

De la faveur des Dieux un grand bien fidele.

Je vous laisse y penser.







## SCÈNE VII.

TELEPHE *seul.*

O Ciel ! qu'ai-je entendu ?  
 De quel coup impréveu je me vois confondu !  
 De quels terribles mots sa bouche me foudroye ?  
 Quel supplice éternel suit un moment de joye ?  
 Va , Prince malheureux , va , content de tes fers ,  
 Pour elle t'exposer à cent perils divers ,  
 Va de ton fier Rival zélé dépositaire ,  
 De tes feux en ta Cour lui garder le salaire.  
 Quelle confusion ! quel trouble ! & que ce  
 jour . . .

Oùï, oùï, vous n'êtes plus digne de mon amour.  
 Cruelle, Rien ne peut réparer cet outrage.  
 Allons ; que de ses fers ma raison me dégage,  
 Fuyons-la, ç'en est fait. . . Mais d'où vient qu'à  
 mes yeux

Elle ose déclarer ce secret odieux ?  
 Peut-être cet aveu n'est-il qu'un artifice,  
 Pour éteindre mes feux qui lui sont un suppli-  
 ce,

Que je serois heureux dans ce revers fatal,  
 Qu'elle me pût haïr sans aimer mon Rival !  
 Mais non, puisqu'elle dit qu'elle aime, il faut la  
 croire.

Je vois même en son cœur les combats de sa gloire.

Allons, par tous nos soins aidons à ses remords,  
Et dûssions-nous enfin y perdre nos efforts,  
C'est toujours quelque chose à ma fureur extrême,

De pouvoir d'un Rival éloigner ce qu'il aime,  
Et qu'il ne puisse plus, insultant à mon sort,  
Du fruit de mes travaux jouïr que par ma mort.

*Fin du quatrième Acte.*





## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

POLIXENE *seule.*

EN vain devant ce Prince ouvrant toute mon  
ame,

J'ai cru que le dépit étoufferoit sa flamme,  
Et le forçant à fuir qui trahit tous les vœux,  
Le sçauroit dégager de mon sort malheureux.  
Son funeste penchant à sa perte le livre.

Pour l'obliger à fuir, moi-même il faut le suivre,  
J'ai feint d'y consentir. Il va tout préparer.  
Le sort pour mon dessein semble se déclarer.

Voici le temps heureux qu'il faut que je choisisse:  
Mais pour l'exécuter j'aurois besoin d'Ulysse.  
Je l'ai mandé. Qu'il tarde à se rendre en ces lieux!

Secondez mon projet, hâtez-vous, justes Dieux,  
Vous-mêmes avez part à l'ardeur qui m'anime.  
Je veux à votre haine assurer sa victime,  
Et de Pyrrhus enfin trompant les vœux secrets,  
Sauver de ses secours ma gloire & vos arrests.

G iij

Et toi, Prince fatal, que j'ai trop osé croire;  
Sors enfin de ce cœur, dont tu flétris la gloire,  
Mais par le même effort qui t'en chasse en ce  
jour,

Comprends jusqu'à quel point y regnoit ton amour.  
Au trépas, sans regret, Polixene se livre,  
Parce que sans t'aimer elle ne pourroit vivre,  
Qu'en te perdant, pour elle il n'est plus de bon-  
heur.





## SCENE II.

## ULYSSE, POLIXENE.

POLIXENE.

**M** On cœur impatient vous attendez, Sei-  
gneur.

Tantôt il vous a plu de me donner vous-même,  
Des conseils, disiez-vous, d'une importance ex-  
trême ;

Et moi je vais payer ce zele officieux,  
D'un avis plus utile, & que vous suivrez mieux.

ULYSSE.

Vous, Madame ?

POLIXENE.

Oùi, le sort qui pour vous s'intéresse,  
Tourne mes sentimens au bonheur de la Grece,  
Et pour vous en convaincre, apprenez qu'en ce  
jour,

Les Grecs perdroient en moi le prix de leur res-  
tour,

Que ma fuite aisément tromperoit leur envie,  
Si je gardois encor quelque amour pour la vie.

Ce projet, dont Pyrrhus en secret s'est flaté,

Au milieu de la nuit doit être executé.

Par la Forest d'Ida je fuis dans la Mysie ;

Et si d'un tel avis votre ame se défie,



Vous-même en ce moment , pour ne vous tromper pas,

Jusqu'au tombeau d'Achile accompagnez mes pas.

## ULYSSE.

Sur l'amour de Pyrrhus , Madame , & sur vos charmes,

Mon zele pour la Grece avoit pris des allarmes ,

Je veux bien l'avouer : mais qui l'eût présumé,

Que mon soupçon par vous dût être confirmé :

O courage ! ô vertu par le destin trahie !

O mépris de la mort trop digne de la vie !

Par quelque autre moyen, pourquoi ne pouvons-nous,

D'Achile menaçant appaiser leur courroux ?

## POLIXENE.

Ah ! je ne cherche pas votre pitié frivole.

Quand je meurs , ce n'est pas pour vous que je m'immole.

Déjà même en ce lieu par un coup de ma main,

J'aurois bien sçû , d'Achile éludant le dessein,

Laisser sur son tombeau son ombre conjurée,

Crier après mon sang dont elle est alterée :

Mais j'ai trouvé plus doux qu'il parût hautement

Que ma mort fût l'effet de son commandement

J'ai voulu , me vengeant de lui-même par elle,

Qu'elle fût à sa gloire une tache éternelle,

Un comble à vos fureurs , un sujet de courroux,

Qui soulevât , Seigneur , l'avenir contre vous,

Ainsi ce vain effort de sa fureur extrême,

TRAGÉDIE. 81

Par mes propres souhaits, devient mon bonheur  
même.

Par-là je sçai tromper ses ordres rigoureux.

Peut-il être vangé quand il comble mes vœux ?

Sans Pyrrhus, il est vrai, l'on ne peut satis-  
faire

Aux ordres dont lui seul est chargé par son Pere.

Mais de ses mains d'abord songeons à m'arra-  
cher,

Et qu'à l'autel après il me vienne chercher.

Je sçaurai l'y convaincre avec plus d'évidence,

De la nécessité de son obéissance.

Allons, avant qu'il vienne achevons ce dessein,

Sa fureur y mettroit un obstacle certain.

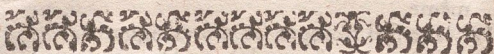
Mais il paroît. Que faire en ce moment fu-  
neste ?

Arrêtez-le en ce lieu. Je me charge du reste.

Ah ! Prince, auteur fatal des maux où je me  
voy,

Tu vas être bien-tost plus malheureux que moy.





## SCENE III.

PYRRHUS, ULYSSE.

PYRRHUS,

C'Est vous encor, Seigneur ? Quelle raison  
 pressante,  
 Vous ramene à ma veüe, & prévient mon at-  
 tente ?  
 Sur cet effort fatal qu'on exige de moi,  
 N'ay - je pas pour demain aux Grecs donné ma  
 foi ?  
 Ce terme est - il trop long ? & votre impatien-  
 ce,  
 Vient - elle ici pour eux exhorter ma constance ?

ULYSSE.

Non, Seigneur, & sans peine ils ont scû conce-  
 voir,  
 Que la lenteur est juste en un pareil devoir,  
 Et trouvent d'autant plus votre malheur à plain-  
 dre,  
 Qu'il vous réduit vous-même au supplice de feïn-  
 dre.

PYRRHUS.

Comment ?



TRAGÉDIE.

83

ULYSSE.

Je ne viens point par des détours secrets  
Chercher dans vos regards à lire vos projets,  
Ni réduire votre ame à la gêne trop dure,  
Ou de les avouer, ou de faire un parjure.  
De fideles avis nous ont ouvert les yeux.

Cette nuit Polixene abandonne ces lieux ;  
C'est chez les Myfiens que votre intelligence...

PYRRHUS.

Ah ! quel cœur assez bas trahit ma confiden-  
ce ?

ULYSSE.

Ainsi vous épargnant l'inutile embarras,  
D'un dessein revelé qu'on ne souffrira pas,  
Songez plutôt, Seigneur, ce que pour la Pa-  
trie...

PYRRHUS.

Ah ! de pareils discours irritent ma furie.  
Mes desseins sont trahis : mais les vôtres enfin  
N'en auront pas, Seigneur, un plus heureux  
destin,  
A moi seul sont commis les ordres de mon  
Pere.

Tout autre vainement y voudroit satisfaire.  
Loin qu'un tel Sacrifice appaisât son courroux.

ULYSSE.

S'il en conserve encor, ce sera contre vous,  
Et non contre les Grecs, qui lui feront connoi-  
tre,  
Qu'il seroit obéi comme il prétendoit l'estre,  
Si pour remplir son ordre un zele genereux,

Avoit pû sur son fils ce qu'il a pû sur eux.

## PYRRHUS.

C'est expliquer assez quel dessein les anime,  
Hé bien, qu'ils viennent donc enlever leur victime.

C'est en ces lieux qu'il faut qu'ils la viennent  
chercher,

C'est des mains de Pyrrhus qu'ils doivent l'arracher.



SCENE



## SCÈNE IV.

PYRRHUS, ULYSSE, ISMENE.

ISMENE.

AH! Seigneur, est-ce vous qui livrez Polixene?  
L'avez-vous commandé?

PYRRHUS.

Que dites-vous, Ismene?

ISMENE.

Près de ces lieux, Seigneur, un grand bruit ex-  
cité

Attrayant tout à coup ma curiosité,

J'ai couru. J'aperçoi dans une foule épaisse,

Vers le tombeau d'Achile avancer la Princesse,

Arface la suivoit, qui s'approchant de moi,

Va, cours, porte, dit-il, cette nouvelle au Roi.

Ces mots, & tant d'effets de vos bontez extrê-  
mesM'ont fait douter, Seigneur, que par vos ordres  
mêmes...

PYRRHUS.

Ah! perfide, c'est vous qui me trompez ainsi,

Tandis que vainement je vous écoute ici,

Et vous êtes heureux qu'au soin de sa défense,

Mon bras doive employer le temps de ma ven-

geance.

*Il part.*

H

L'intérêt du Pays me touche uniquement,

Mais qu'espérer enfin d'un tel événement ?

Par où sortira-t-il de ce péril extrême ?

Comment sauver ? comment immoler ce qu'il aime ?

Quel orage, grands Dieux ! quels troubles je prévoi !

Quoiqu'il en soit, allons, faisons ce que je doi.



## SCENE V.

ISMENE *seule.*

**F**ortune, quels affauts ta cruauté nous livre !  
Mais allons, & voyons enfin ce qu'il doit  
suivre,





## SCÈNE VI.

TELEPHE, ISMENE.

TELEPHE.

Où portes-tu tes pas ? Quel trouble est dans  
tes yeux ?

ISMENE.

Que venez-vous chercher vous-même dans ces  
lieux,  
Seigneur ?

TELEPHE.

Quoi donc ? qu'est-il arrivé, chère Ismene ?  
Tout est prest, & j'en viens avertir Polixene.  
Je prétendois...

ISMENE.

Hélas ! Seigneur, il n'est plus temps,  
Elle est au Camp des Grecs.

TELEPHE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ?  
H ij

POLIXENE,  
ISMENE.

Arface qui paroist pourra vous en instruire.  
C'est lui-même, Seigneur, qui vient de l'y con-  
duire.

TELEPHE.

Impitoyables Dieux, m'accablez-vous ainfi-





## SCENE VII.

ARSACE, TELEPHE, ISMENE.

ARSACE.

Seigneur, qu'heureusement je vous rencontre  
ici!

TELEPHE.

Est-il vrai que par toi la Princesse conduite...

ARSACE.

Où, Seigneur, j'ignorois le secret de sa fuite,  
Et lorsqu'enfin j'ai vu qu'elle tournoit ses pas,  
Vers le tombeau fatal marqué pour son tré-  
pas,

Au milieu d'une foule à la suivre empressée,  
En vain j'aurois voulu combattre sa pensée.  
Mais, Seigneur, tout espoir n'est pas encor  
perdu.

Auprès d'elle Pyrrhus presqu'aussi tôt rendu,  
A renversé d'abord dans sa fureur extrême  
Les Vases, le Bûcher, & le Prêtre lui même,  
Et d'un bras menaçant devant qui tout a fui,  
S'est fait un large espace au tour d'elle & de  
lui,

Peu des siens cependant touchez de sa disgrâce,  
Prests à perir pour lui, secondoient son audace.

H. iij.

Mais bien-tôt par leurs Chefs tous les Grecs rassemblez,

Par le nombre sans doute ils seront accablez.  
Venez, Seigneur, venez vous-même en diligence,  
Avec vos Myfiens embrasser leur défense.

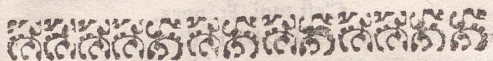
## TELEPHE.

Oùi, courons, cher Arface, & que tous à la fois...  
Mais, ô Ciel ! n'est-ce pas Pyrrhus que j'apprends ?

De quel trouble soudain ay-je l'ame frappée ?  
D'où vient que je le vois éperdu, sans-épée ?







## SCENE VIII.

PYRRHUS, TELEPHE,  
ARSACE, GARDES.

PYRRHUS.

AH ! trop cruels amis , en vain votre secours  
S'oppose à ma faveur , & croit sauver mes  
jours.

Ah ! Prince , je vous vois.

TELEPHE.

Quelle douleur vous presse ?

PYRRHUS.

On empêche mon bras de vanger la Princesse.

TELEPHE.

Elle est morte ?

PYRRHUS.

A me voir en pouvez-vous douter ?

TELEPHE.

Allons , pour la vanger , Prince , il faut tout  
tenter.

Nommez - moi le cruel que tant de rage infe-  
pire.

Est ce Calchas ?

POLIXENE,

PYRRHUS.

C'est moi. Frappez.

TELEPHE.

Qu'osez-vous dire ?

Qui, vous, Prince ?

PYRRHUS.

Oüi, je suis ce monstre furieux,  
Miserable jouët du Destin & des Dieux.Tous les Grecs animez d'une fureur nou-  
velle,  
Sans peine, malgré moi, venoient s'emparer  
d'elle.Je vois au premier rang marcher Agamemnon,  
Et sans plus écouter, ni conseil, ni raison,  
Sans songer qui me suit, je fonds sur le per-  
fide.D'abord, pour m'arrêter, Polixene intrepide  
Se jette entre nous deux, & presque en même  
tempsLe sort & la fureur qui troubloient tous mes  
sens,Dans son sein malheureux. . . . En cet endroit  
funeste,Ah! Prince, en m'immolant épargnez - moi le  
reste,Frappez. C'est à vous-même à vanger haute-  
ment. . .

TELEPHE.

Ce seroit une grace, &amp; non un châtiment.

Vis, Prince malheureux, vis ou cause, ou Mi-  
nistre,

Ou fatal instrument de ce destin sinistre.

Vis d'un tel souvenir sans cesse tourmenté ;

Qu'il rappelle sans cesse à ton cœur agité.

Tout ce que pour la perte on te vit entrepren-  
dre.

Son Païs, son Palais, son Trône mis en cendre,  
Ses Peuples, ses Parens, ou morts, ou mis aux  
fers,

Et contre-elle tes feux soulevant les enfers :  
Tandis que me flatant de la gloire immortelle,  
D'avoir tout entrepris, tout enduré pour elle,  
Moi-même m'assurant une éternelle paix,  
Je me vais à son sort réunir pour jamais.

*Il se frappe et tombe  
dans les bras d'Asfaco  
qui emporte son épée,  
sur laquelle Pyrrhus se  
veut jeter.*

LYCAS.

© Dieux ! que faites-vous ?





## SCENE DERNIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

**E**T que prétens-tu faire ?  
 Moi je vivrois encor ? Je pourrois ... O mon Pere!  
 Vien, vien toi-même aux Grecs demander mon  
 trépas.

Je t'ai trahi. Mon cœur n'a point conduit mon  
 bras.

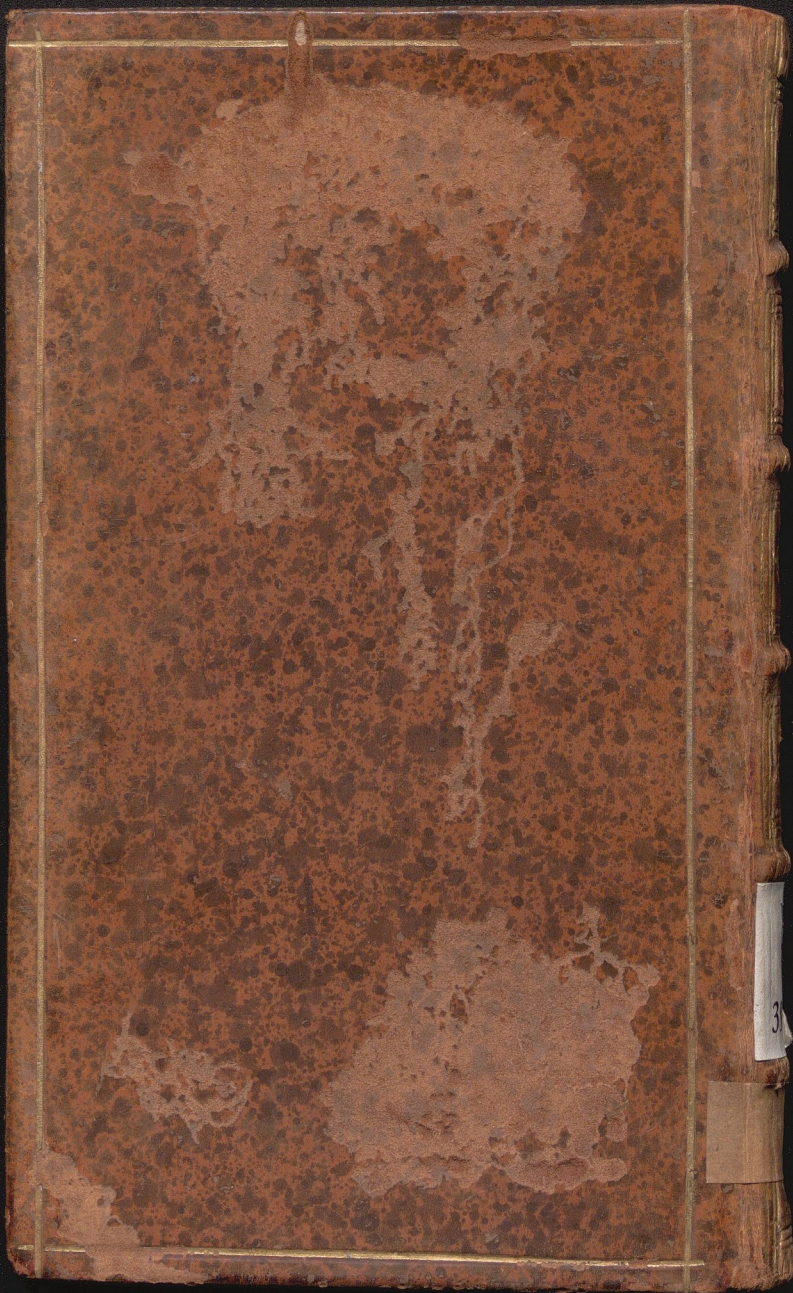
As-tu donc pour ce sang une haine si grande,  
 Qu'il ne t'importe pas comment on le répande ?  
 Hé bien, soit satisfait. Mon bras l'a répandu :  
 Mais en le demandant tu r'es bien attendu,  
 Qu'à ton fils malheureux il coûteroit la vie.  
 Et je vais pleinement répondre à ton envie.

LYCAS.

Son desespoir l'entraîne. Il le faut observer.  
 De ses premiers transports songeons à le sauver.

F I N.





3

# POLIXENE,

TRAGÉDIE,

Par Monsieur DE LA FOSSE.

*Représentée pour la première fois en 1686.  
& remise au Theatre  
le 4. Mars 1718.*

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Académie  
Royale de Musique, Quai des Augustins, à la  
Descente du Pont-Neuf, à l'Image S. Louïs.

M D C C X V I I I.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

